

Cimetières et nécropoles

RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE

38



Rédaction et recherche iconographique
Marcel Celis

Comité d'accompagnement
Christine Rouffin, Cyrille Segers
Cabinet du Secrétaire d'État Emir Kir
Dominique Pauchet, Oda Goossens
Direction des Monuments et des Sites

Coordination
Dominique Pauchet
Direction des Monuments et des Sites

Relecture
Martine Maillard
Direction des Monuments et des Sites

ILLUSTRATIONS

h = haut; m = milieu; b = bas; d = droite; g = gauche

Archives générales du Royaume: 6(h); Archives municipales de Gand: 22(h); Archives de la Ville de Bruxelles: 3, 5, 8(b), 9(g), 45; © Bibliothèque Royale de Belgique: 2(b), 19(b); Commission royale des Monuments et des Sites: 37(b); © IRPA-KIK Bruxelles: 2(h), 38(h); Asbl Epitaaf: 4, 6(b), 7(h), 8(h-g), 10(h), 20(b-d), 29(h), 31; Collection P. Brewée: 32(h); M. Celis: 1, 12, 15, 16, 17, 25, 26(b), 27, 28, 30, 39, 40(g), 42, 43, 44; P. De Prins: couverture, 8(h-d); Duquenne: 21(b); O. Pauwels: 35; C. Vandervelde © Région de Bruxelles-Capitale: 11(h), 13, 29(b), 33, 36, 40(d), 46, 47, 48.

Graphisme: La Page - Photogravure et impression: Poot Printers - Distribution: Altera Diffusion

© Éditeur responsable: Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale,
Direction des Monuments et des Sites, Guido Van Cauwelaert, directeur
CCN - rue du Progrès, 80 - 1035 Bruxelles - Tél: 0800/13680

IMPRIMÉ EN BELGIQUE
DÉPÔT LÉGAL: D/2004/6860/019

Cimetières et nécropoles

Marcel Celis



CIMETIÈRES PAROISSIAUX	2
JOSEPH II ET LA FIN DE L'ANCIEN REGIME	3
NAPOLEON I^{er} ET LA CONCESSION PERPETUELLE	4
LE CIMETIÈRE DE LAEKEN	6
LE CIMETIÈRE DE MOLENBEEK-SAINT-JEAN	12
LE CIMETIÈRE DE BRUXELLES	18
LE CIMETIÈRE D'IXELLES	24
LE CIMETIÈRE DE SAINT-JOSSE-TEN-NOODE	29
LES CIMETIÈRES D'UCCLE-DIEWEG ET VERREWINKEL	34
LE CIMETIÈRE DE SAINT-GILLES	37
LE CIMETIÈRE DE WATERMAEL-BOITSFORT	42
LE CIMETIÈRE DE SCHAERBEEK	46

Cimetières paroissiaux



L'église Notre-Dame de Laeken entourée d'un enclos qui correspond à son cimetière, avec porche d'entrée et calvaire. Détail d'un plan de 1707.

Depuis le cinquième concile de Paderborn en 785, qui imposa aux chrétiens l'interdiction de crémation et l'obligation de l'inhumation des morts, l'église et le cimetière qui l'entoure forment une unité foncière sacrée, marquant le lien physique et spirituel qui unit les vivants et leurs défunts.

Les notables ou les nantis jouissaient du privilège d'avoir une sépulture dans l'église, près de l'autel, avec ou sans stèle ou épitaphe. Dans le cimetière proprement dit, dernière demeure du commun des mortels qui faisait bien souvent fonction aussi de verger et de place de marché, les fosses communes étaient rarement recouvertes de pierres tombales car, compte tenu de l'exiguïté des lieux, la terre devait être fréquemment retournée.

Le dernier vestige de ce mode d'inhumation dans la région bruxelloise reste le cimetière de Laeken, que l'on peut comparer à celui de Marville dans le Nord de la France qui conserva son charnier où, après la décomposition des corps, les ossements étaient pieusement entreposés.

Bien entendu, l'utilisation de ce genre de cimetière restait exclusivement réservée aux catholiques. Les personnes d'autres confessions se voyaient contraintes d'enterrer leurs morts au « champ de repos israélite », au-delà de la Porte de Namur, ou dans leur propre jardin pour les protestants.

Les guerres ou les épidémies conduisaient parfois à l'aménagement de nécropoles de fortune. Le cimetière Saint-Martin, créé suite à l'épidémie de peste de 1316, à l'ombre de l'enceinte de la ville, à une portée d'arc de la cathédrale, allait subsister jusqu'à la fin du XVIII^e siècle environ. La racaille, quant à elle, finissait dans le cimetière des pauvres, rue des Six Jetons, géré par la paroisse Saint-Géry.



Le cimetière Saint-Martin subsista pendant quelque temps en bordure du Parc royal, à hauteur de l'actuel passage du Parc. R. Sayer, *Plan routier de la ville de Bruxelles*, Londres 1782.

Joseph II et la fin de l'Ancien Régime

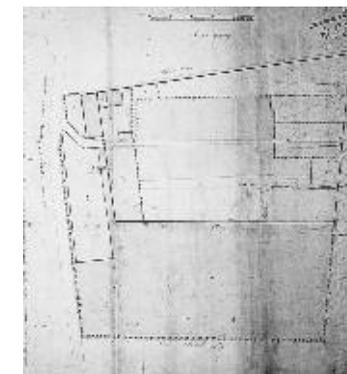
La situation allait toutefois devenir intenable dans les églises et les cimetières municipaux à la fin du XVIII^e siècle en raison du manque criant de place, des excavations incessantes et du danger d'éboulement permanent, sans même parler des odeurs gênantes.

Louis XVI mit fin à ces situations intolérables par son Ordonnance royale du 10 mars 1776. Dans les Pays-Bas autrichiens, Joseph II interdit, par le Décret impérial du 26 juin 1784, d'encre ensevelir dans les églises après le 1^{er} novembre de cette année et ordonna la suppression des cimetières urbains et l'aménagement de nouvelles nécropoles hors des enceintes. Les protestants auraient droit à un enclos séparé, sinon à un cimetière propre.

Le 4 octobre 1784, la fabrique d'église de Sainte-Gudule jeta son dévolu sur une parcelle de terre à Saint-Josse-ten-Noode, le long de la chaussée de Louvain à hauteur de l'actuelle rue du Noyer, qu'elle partagerait avec les paroisses Saint-Jacques sur Coudenberg, Saint-Nicolas et Notre-Dame du Finistère. Elle fut inaugurée le 13 novembre, après l'installation d'une croix. Les protestants y disposaient d'un enclos à part, séparé du reste du cimetière par un mur et pourvu d'une entrée particulière. Le cimetière destiné aux israélites fut aménagé juste à côté de la nouvelle nécropole.

Le 28 octobre, la fabrique d'église de Notre-Dame de la Chapelle acheta, au lieu-dit *den Schilt* à Saint-Gilles, au-delà de l'ancien fort de Monterey, un terrain pour ses propres paroissiens ainsi que pour ceux de Notre-Dame du Sablon, ceux des Saints Jean et Etienne aux Minimes et pour les morts de l'hôpital Saint-Jean. À partir de 1829, les protestants et les israélites disposeront ici aussi de leur propre cimetière, adjacent au premier.

La fabrique d'église de Sainte-Catherine, enfin, s'orienta, sur recommandation du magistrat de la ville, vers le *Scheutveld* à Molenbeek-Saint-Jean, où elle partagerait son cimetière avec les paroisses Notre-Dame de Bon Secours, Saint-Jean-Baptiste et Notre-Dame aux Riches-Clares. Il s'agissait d'une parcelle de terre rectangulaire le long de la route de Dilbeek, divisée en quatre parties égales – une



Métré du cimetière de la paroisse Notre-Dame de la Chapelle à Saint-Gilles, L. Lacroix, 1848.

pour chaque paroisse – avec, à l'arrière, une bande de terre non bénite pour les protestants, les enfants non baptisés et les suicidés. La toute-puissance des fabriques d'église sur les cimetières et les nécropoles allait toutefois être de plus en plus bridée, à commencer par leur sécularisation suite au décret du 14 décembre 1789. Plus tard, François II imposera aux fabriques d'église, par décret du 2 décembre 1793, l'obligation d'ensevelir tous les citoyens en un même lieu, quelle que soit leur conviction. Particulièrement impopulaires, ces mesures seront abrogées par Napoléon I^{er} avec l'arrêté de restitution de 1803.

Napoléon I^{er} et la concession perpétuelle

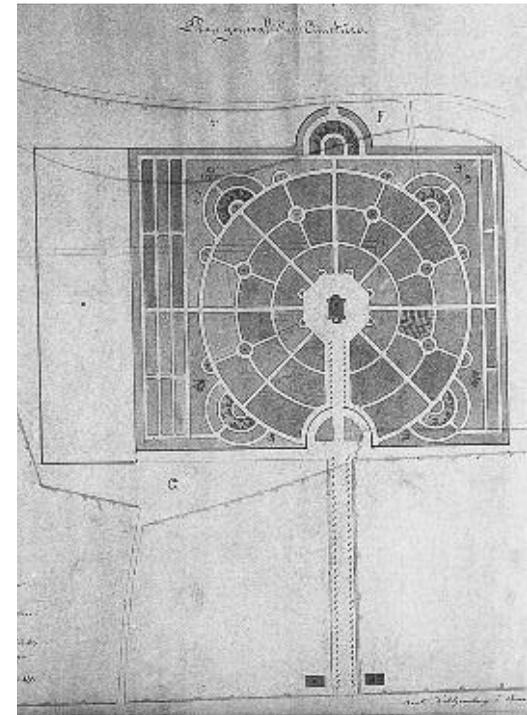
Moins d'un an plus tard, avec le décret napoléonien du 23 prairial an XII (12 juin 1804), les communes allaient, elles aussi, se voir accorder le droit d'aménager des cimetières. Ce décret allait en outre permettre à tout un chacun d'acquérir, pour une durée indéterminée, une parcelle de terre sur laquelle il était permis d'élever un monument commémoratif. L'ouverture, le même jour, du cimetière de l'Est parisien, dit du Père-Lachaise, aménagé sous forme de parc évoquant les Champs-Élysées terrestres dans le contexte du romantisme naissant, n'était certainement pas un hasard.

Alors que les trois nouveaux cimetières bruxellois étaient encore relativement entretenus sous le régime autrichien, ils furent laissés à l'abandon sous l'hégémonie française, en particulier ceux de Saint-Gilles et de Molenbeek-Saint-Jean, ce qui réveilla les craintes d'épidémies de choléra. Jugées rapidement trop exigües pour accueillir une population en pleine expansion, les nécropoles durent de surcroît être agrandies à plusieurs reprises. Ce fut le cas pour celle de Saint-Josse en 1848, 1857 et 1861 ; celle de Saint-Gilles en 1849 et 1860, et celle de Molenbeek en 1860.

En avril 1858 encore, une circulaire du bourgmestre Charles De Brouckère allait attirer l'attention des fabriques d'église et des consistoires juifs et évangéliques sur le fait que toutes les demandes de permis d'inhumation devaient désormais être soumises au préalable à l'approbation du conseil communal. Un arrêt de la Cour de Cassation du 13 février 1864, qui devait mettre un terme à la « guerre des cimetières » qui avait opposé pendant de longues années les fabriques d'église et les administrations communales libérales, allait définitivement confier la gestion des cimetières et des nécropoles au pouvoir civil.

Le 12 octobre 1846 déjà, un arrêté royal avait approuvé le projet de l'ingénieur urbaniste Charles Vanderstraeten (†1868) visant à l'aménagement d'un cimetière bruxellois unique, d'une superficie de quelque vingt hectares, à l'endroit où se situait celui de Saint-Gilles.

Cette même année, le politicien et sociologue catholique Édouard Ducpétiaux (1804-1868) émit l'idée de réaliser un cimetière à l'image des *campo santo* italiens, service funèbre municipal compris. Les investisseurs privés allaient eux aussi se manifester. Un certain Adolphe Clabos et son associé allaient introduire, en 1846, une requête en vue d'un aménagement en périphérie de la ville, de préférence à Auderghem, d'une grande nécropole élitaires de vingt à trente hectares, gérée par une « Société générale des Pompes funèbres », avec ses propres ateliers et corbillards. En dépit de l'enthousiasme mitigé de l'administration communale et de l'opposition du gouverneur du Brabant Charles Liedts (1802-1878) à un cimetière géré par des particuliers, A. Clabos introduisit une seconde requête en 1864, cette fois pour une nécropole de 60 hectares avec participation publique, à laquelle le conseil communal accorda son soutien en mars 1870. Des problèmes logistiques insurmontables et les conclusions prégnantes d'une commission gouvernementale en la matière amenèrent finalement le collège à décider, le 2 juin 1874, de l'achat de 30 hectares de terrain à Evere, à environ cinq kilomètres du centre-ville, le long de la chaussée de Louvain, aux fins de l'aménagement d'un cimetière bruxellois central.



Projet de Louis Spaak, non daté, pour un nouveau cimetière bruxellois à Saint-Gilles.

Le cimetière du Père-Lachaise selon Quaglia, *Le Père-Lachaise ou recueil de dessins aux traits et dans leurs justes proportions des principaux monuments de ce cimetière*, de 1854.



Le cimetière de Laeken



Le cimetière de Laeken en 1849, par E. De Roy.

Il est difficile de déterminer avec précision jusqu'où remonte l'histoire de la paroisse de Laeken. Les illustrations les plus anciennes, qui datent du XVII^e siècle, montrent l'église gothique Notre-Dame du XIII^e siècle avec sa tour centrale, la chapelle Sainte-Barbe dans le prolongement du transept nord et le petit cimetière qui l'entoure.

En raison de la dévotion intense vouée à la statue miraculeuse de la Vierge Marie par l'archiduchesse Isabelle (1566-1633) et des vertus curatives de la source Sainte-Anne, le village champêtre deviendra, au XVII^e siècle, un lieu de pèlerinage très prisé des Bruxellois. Et ce n'est pas davantage un hasard si les gouverneurs généraux autrichiens, l'archiduchesse Marie-Christine et le prince Albert de Saxe-Teschen font réaménager le *Groot Hof* en 1781 en leur résidence d'été, dite *Schoonenberg*, donnant ainsi une première impulsion à la popularité du cimetière local. Ou, pour reprendre les propos d'Alphonse Wauters (1855): «Tout ce qui avait brillé dans le monde prétendit dormir du sommeil de la tombe au pied de l'église de Laeken, près du palais que se faisaient construire les derniers gouverneurs généraux de la Belgique.»

Le séjour à *Schoonenberg* de l'empereur Napoléon I^{er} et du roi des Pays-Bas, Guillaume I^{er}, n'a été que de très courte durée, avant que le roi des Belges, Léopold I^{er}, n'y prenne ses quartiers en 1831.

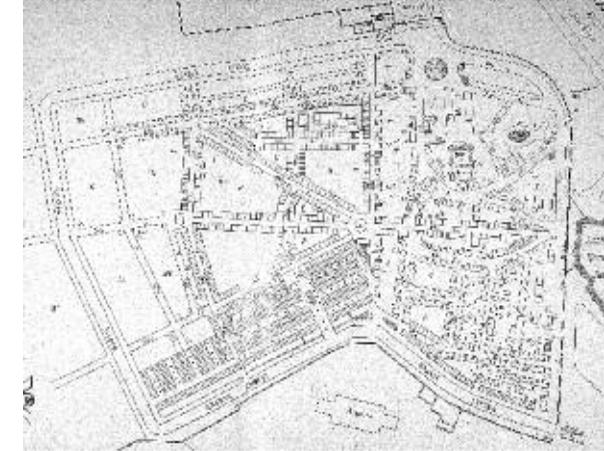


Le cortège funèbre de la reine Louise-Marie arrive à l'église de Laeken le 14 octobre 1850. Lithographie de Van Derhecht, in J. Gêruzet.

Anticipant sur les sentiments nationalistes de la population, la superficie du cimetière paroissial sera doublée l'année suivante et portée à 1 hectare 23 ares.

La reine Louise-Marie d'Orléans décède en octobre 1850 et sa dépouille sera ensevelie dans la chapelle Sainte-Barbe. Vu l'immense popularité de la souveraine, des plans sont encore soumis à approbation la même année en vue de porter une extension future du cimetière à 2 hectares 46 ares, en direction de l'est et du sud.

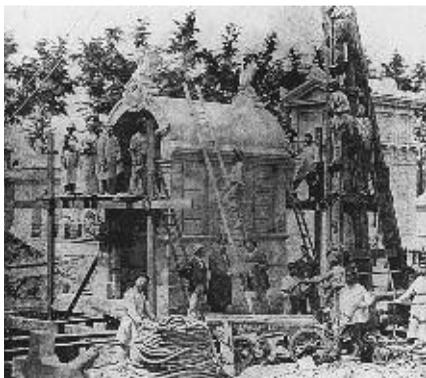
Quatre ans plus tard, en 1854, on assiste à la pose de la première pierre de la nouvelle église paroissiale néogothique avec crypte et chapelle funéraire pour la maison royale belge, d'après un projet de Joseph Poelaert. En dépit de l'étalement des phases de construction sous la conduite des architectes Antoine Trappeniers, Louis De Curte, Friedrich Von Schmidt et Alphonse Grootaert, le chantier de ce monument grandiose est interrompu entre les deux guerres. Compte tenu de son état de délabrement avancé, la vieille église gothique doit être partiellement abattue au tournant du siècle. La partie du chœur conservée est refermée par une nouvelle façade reprenant le portail néogothique de Louis De Curte, grâce auquel la chapelle Sainte-Barbe s'était vue doter d'une entrée propre suite à l'inhumation controversée du roi Léopold I^{er}.



Plan du cimetière de Laeken, in A. Cosyn, *Le Cimetière de Laeken*, 1906.



Le cimetière de Laeken un 2 novembre (*Le Patriote illustré*, 1890). À l'arrière-plan, à côté de l'ancienne église, la nouvelle église en construction d'après un projet de J. Poelaert.



En 1879, à côté du pavillon d'entrée des galeries funéraires en construction, le bourgmestre Émile Bockstael, portant un haut de forme.



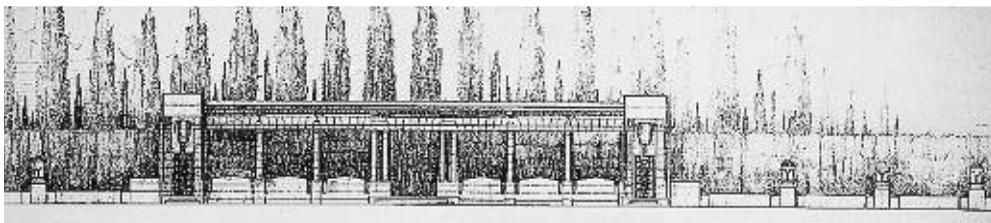
Le cénotaphe pour Pierre Louis Bortier, une « Charité » de Philippe Parmentier, retiré de l'ancienne Notre-Dame et transféré dans les galeries funéraires.

Face à l'extension de la ville de Bruxelles et à l'accroissement de la population laekenoise, l'administration communale se trouve confrontée à un manque de place dans son cimetière vers le milieu des années 1870. À l'image de ce qui se faisait dans le sud de l'Europe, l'ingénieur Émile Bockstael, à l'époque échevin des travaux publics, conçut un réseau de galeries funéraires souterraines, d'environ 30 mètres sur 100, relié à des monuments en surface, dont le bourgmestre Van Volxem sera, en 1868, un des premiers bénéficiaires. Dès 1933, l'ensemble est couronné par la construction d'un magnifique colombarium voûté, œuvre de l'architecte de la Ville François Malfait (1872-1955).

Des carrés d'honneur militaires rappellent les guerres de 14-18 et de 40-45. Le deuxième, un projet de l'architecte de la Ville Jean Rombaux (1901-1979), constitue en même temps la dernière extension du cimetière.

Après Alphonse Wauters, l'historien laekenois Arthur Cosyn (1904) a lui aussi largement attiré l'attention sur cet endroit remarquable et paradoxal – un cimetière de l'Ancien Régime converti en nécropole – dans la ceinture encore verte de Bruxelles; «l'asile que l'aristocratie et la haute bourgeoisie choisissent de préférence, c'est le

Le colombarium Art Déco de l'architecte de la Ville François Malfait des années 1930 forme le point d'orgue digne et symbolique des galeries funéraires.



Père-Lachaise de la Belgique.» On comprend aisément que la pierre tombale aujourd'hui disloquée portant l'inscription *Den Eersaemen Gilis Antoon. In zijn Leven Armmeeester Ende Kerckmeester deser Prochie. Sterft Den 20 meert Anno 1649* y constitue une rareté, à la fois par son rang modeste et par la langue utilisée.

Ce n'est pas Louise-Marie d'Orléans (1812-1850), dont le spectre royal hante mélancoliquement les lieux, qui tient ici le rôle de *primus inter pares*, mais la célèbre cantatrice María de la Felicidad García, dite « La Malibran » (1808-1836) qui, par sa fin tragique sur scène à Manchester, conquiert définitivement le cœur de ses admirateurs. Paris et Bruxelles ne s'engagèrent-elles pas à l'époque dans une âpre lutte au sujet de la dépouille de l'épouse chérie de Charles de Bériot, inhumée dans la cathédrale locale? C'est la jeune Belgique qui triomphera et marquera sa victoire par la construction, par Tilman-François Suys (1783-1861), d'une chapelle aux normes gigantesques pour l'époque, majestueusement ombragée par le feuillage d'un hêtre pleureur centenaire. À l'intérieur, une madone en marbre de Carrare aux traits de la défunte, les yeux tournés vers le ciel, réalisée par le sculpteur de la Cour Guillaume Geefs (1805-1883), est entourée d'un sol en mosaïque, décoré de torches flamboyantes. Un lyrisme débridé pour lequel Alphonse de Lamartine écrivit cette strophe immortelle:

« Beauté, génie, amour, furent son nom de femme,
Écrit dans son regard, dans son cœur, dans sa voix
Sous trois formes au Ciel appartenait cette âme.
Pleurez, terre! et vous Cieux, accueillez-la trois fois!»

Le spectre de la reine Louise-Marie d'Orléans errant dans le cimetière de Laeken. Lithographie de H. Borremans, après 1850.

La cantatrice María de la Felicidad García (La) Malibran interprétant le rôle de Desdémone dans *Othello* de Rossini, par Henri Decaisne (Paris, Musée Carnavalet).



Le cimetière de Laeken avec son ancienne église paroissiale. Dessin du sculpteur funéraire Ernest Salu, vers 1900.



Aujourd'hui, le cimetière ressemble à une vaste cité de pierre bleue, vouée à tous ceux qui, après 1830, avaient acquis quelque notoriété dans la construction du pays, ou comme le dit A. Wauters: «On ne voulut pas, alors, être confondu avec le vulgaire des cadavres dans les catacombes de la cité.»

Guillaume Geefs y signa notamment les bustes du bourgmestre bruxellois Chevalier Wyns de Raucourt (1779-1857), du bourgmestre de Laeken Charles-Joseph Herry (1805-1879) et du ministre Joseph Partoes, père de l'«architecte des hospices» François Partoes (1790-1858); mais aussi et surtout le grand gisant en marbre blanc du comte Jacques Coghen (1791-1873), premier ministre belge des finances et trisaïeul de SMR Paola Rufo di Calabria, en collaboration – pour ce qui concerne la très belle chapelle funéraire néo-romane – avec l'architecte Jean-Pierre Cluysenaer (1811-1880), ici au faite de sa gloire après la construction des Galeries royales Saint-Hubert et du Conservatoire royal de Musique.

Leur contemporain, Charles Fraikin (1817-1893), originaire de Herentals, se vit chargé de l'immortalisation de l'homme d'affaires et philanthrope Ferdinand Nicolay (1772-1854) sous la forme d'une interprétation tardive de Laurent de Médicis, le penseur florentin de Michel-Ange. Le sculpteur de salon français Ernest Carrier-Belleuse (1824-1887), maître d'atelier de Rodin et chargé du décor sculptural de la Bourse de Léon Suys, se vit confier peu après la commande d'une Ode à l'Enseignement sur le mausolée des sœurs Ghémar et

Monument funéraire éclectique d'inspiration néoclassique pour l'architecte Joseph Poelaert, un projet de son collaborateur Joachim Benoit avec le concours du sculpteur Bourré (J. Fonteyne, Recueil d'Architecture funéraire, vers 1879-1889).



de leur frère Louis (1819-1873), pionnier de la photographie. Le Brugeois Henry Pickery (1828-1894) s'était manifestement inspiré, pour la construction du monument de style classicisant à la mémoire de la pianiste virtuose Marie Pleyel (1811-1875), du mausolée construit par Antonio Canova pour Vittorio Alfieri, rendant ainsi un hommage tardif à un grand maître du genre.

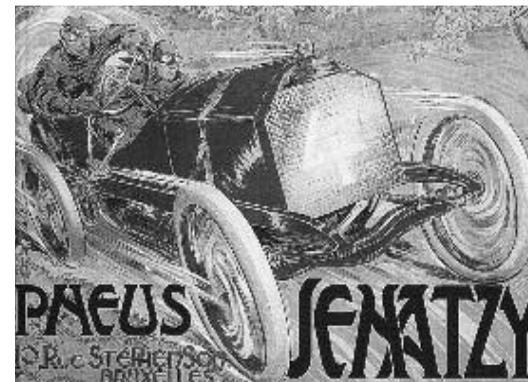
Rongé par le cancer de la pierre, le buste de Joseph Poelaert porte, depuis sa chapelle funéraire – dont le portail est une reproduction à l'échelle de celui de «son» Palais de Justice –, son regard aveugle sur un Émile Bockstael (1838-1920) au port altier. Un lierre exubérant «il ne s'attache qu'aux malheureux» – envahit le fier temple du jardinier Jacques Kips (†1869) et de son épouse Napoléone de Masséna (†1864), fille du maréchal français. Au solstice d'été, une femme pétrifiée au fond du reliquaire Évrard-Flignot se tend désespérément vers un cœur de lumière ténu, observée, du haut de son socle de pierre, par le penseur en bronze d'Auguste Rodin, don généreux du commissaire-priseur et amateur d'art Jef Dillen (1878-1935) et son épouse.

Après quelque errance, on trouve, enclavés entre les bourgmestres Nicolas Rouppe (Rotterdam 1769-Bruxelles 1838) – qui eut droit à un cortège funéraire de trente mille personnes – et André Napoléon Fontainas (†1863), Charles Niellon (†1871), promu du rang de simple soldat à celui de général de brigade, l'architecte du roi Alphonse Balat (1818-1895), les architectes de la Ville Louis De Curte (1817-1891) et Victor Jamaer (1825-1902), leur confrère Jean Baes (1848-1914), concepteur du Théâtre royal flamand, les peintres symbolistes Xavier Mellery (1845-1921) et Fernand Khnopff (1858-1921) reposant aux côtés des peintres monumentalistes et historiens Navez (1787-1869), Portaels (1818-1895) et de Bièfve (1808-1882, dont le *Compromis des Nobles* faisait cinq mètres sur sept, le cartographe Philippe Vandermaelen (1795-1869), le fils de l'industriel du caoutchouc et amateur de vitesse Camille Jenatzy (†1913) encore au volant de sa *Jamais Contente*, les barons des grands magasins Vaxelaire et Delhaize et le promoteur immobilier Charles De Pauw (†1984).



Monument funéraire pour la pianiste Marie Pleyel par Henry Pickery.

Camille Jenatzy avec sa *Jamais Contente* (Affiche de Georges Gaudi, Musée de la Vie wallonne, Liège).



Le cimetière de Molenbeek-Saint-Jean



Les pavillons d'entrée et les grilles du cimetière de Molenbeek-Saint-Jean.

Dalle funéraire avec voilier et équipage de Bartolomeus Hofmans, 1706.



Suite au décret de Joseph II, la Ville de Bruxelles avait encore acheté, en 1874, un hectare de terrain en face de la Léproserie, dans l'actuelle rue des Quatre-Vents, entre la rue J.-B. De Cock et la rue de Lessines, au profit des paroisses Sainte-Catherine, des Riches-Clares, Saint-Jean-Baptiste et de Bon Secours à Molenbeek-Saint-Jean. Le terrain formait un simple rectangle et était divisé en quatre parties égales. Étendu sans doute en 1847, mais honteusement laissé à l'abandon dès 1850, le cimetière fut définitivement désaffecté le 6 août 1877 au profit du nouveau cimetière de la Ville à Evere.

Si l'on en croit la plaque commémorative apposée à son entrée principale, l'actuel cimetière de Molenbeek-Saint-Jean proprement dit, situé chaussée de Gand et aménagé selon les plans de l'architecte Joseph Praet, a été ouvert le 16 août 1864. La veille – fête de la Vierge Marie et jour férié catholique –, le cimetière paroissial autour de l'église Saint-Jean-Baptiste avait été fermé aux inhumations par l'administration communale (il ne fut démantelé qu'en 1932, en vue

de la construction de l'église actuelle par Joseph Diongre). Il ne faut donc pas s'étonner que le père Ectors ait refusé de bénir le nouveau cimetière et interdit l'entrée de ce dernier aux fonctionnaires communaux sur ordre de son archevêque. L'affaire se termina par un procès dont le verdict fut défavorable à la fabrique d'église. L'appel n'y changea rien et confirma le verdict initial en 1887.

La première inhumation, le 17 août, fut entachée durablement dans le registre paroissial par la mention *Sepultus in cimiterium profano*, et ce pendant une période de quatre ans.

On relèvera au passage l'article 34 du règlement communal du 12 juillet 1886 : « L'inhumation des indigents au cimetière communal se fera, du 1^{er} octobre au 31 mars, le matin avant huit heures et l'après-midi après trois heures et demie, et du 1^{er} avril au 30 septembre, le matin avant sept heures et demie et l'après-midi après cinq heures. »

L'entrée principale du cimetière est flanquée de deux jolis pavillons de style toscan, caractérisés par une maçonnerie en briques rouges sur plinthe noire, une arcature à corbeaux sur lésènes et des fenêtres cintrées. Des piliers en pierre à urnes drapées flanquent les grilles de l'entrée. À côté, contre la face intérieure du mur, on aperçoit une pierre tombale provenant de l'ancien cimetière, à l'effigie de *den eersamen Bartolomeus Hofmans* (1706). Le bateau avec les rameurs rappelle la proximité du canal de Willebroek, ce qui incitait maints bateliers à élire officiellement domicile à Molenbeek.

Un chemin conduit en diagonale, le long des plus anciennes parcelles, vers la croix du calvaire en fonte, réalisée en 1864 par la fonderie molenbeekoise Wouters-Koeckx. Un deuxième chemin file tout droit vers les galeries funéraires en U, dont la construction fut entamée en 1880. De style néoclassique, leur perspective se referme sur un pavillon de recueillement à coupole polygonale.

Le dôme des galeries funéraires.



Presque entièrement dépourvu d'espaces verts, ce cimetière mérite moins l'attention pour son aspect général que pour certains carrés et monuments funéraires individuels, remarquables par leurs qualités esthétiques ou la notoriété du défunt qui y repose.

Le monument avec urne drapée dressé en l'honneur des tailleurs de pierre Paternotte – De Neufbourg, réalisé dans leur propre entreprise située chaussée de Laeken, a une certaine pertinence historique. Les bourgmestres Meeüs, Mommaerts, Hollevoet, Hanssens et Mettwie nous sont familiers parce qu'ils ont donné leur nom à des artères célèbres. Pierre Van Humbeek (1829-1890), jadis le premier ministre belge de l'enseignement, fut, en cette qualité, à l'origine de la « guerre scolaire ». E. Kindermans est connu surtout comme directeur des Folies Bergères, tandis que Jean Piron commanda la brigade cycliste du même nom durant la Deuxième Guerre mondiale. Sander Pierron (Molenbeek 1872-1945) commença son parcours comme ouvrier-lithographe, mais fit carrière en tant que nouvelliste, romancier et critique d'art (*La Sculpture belge de 1830 à 1930*, 1931) et devint même professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège. La stèle funéraire en pierre bleue avec borne bourguignonne, qui porte les mots « Forêt de Soignes », un écu bourguignon et une croix, rappellent les trois volumes de son *Histoire Illustrée de la Forêt de Soignes*, de 1905 et de 1935-1936.

Plus discrète est la stèle de pierre en hommage à Augustine Eugénie Charlotte (1843-1896) et au bâtonnier du Barreau de Bruxelles, Anatole des Cressonnières (1832-1902), un projet Art nouveau de Victor Horta (1897) avec fleur de pavot, iris et le motif végétal typique. Le sarcophage néoclassique (env. 1909) de la famille Laeremans mentionne également le nom du baron Eugène Laeremans (Molenbeek 1864-1940), peintre autodidacte de scènes d'inspiration sociale – *Le Mort, Un soir de Grève, Les Émigrants* –, que Camille Lemonnier appelait « le peintre des âmes qui ne parlent pas et des choses qui parlent pour elles ».

Le compositeur Jan Frantz De Mol (1884-1914) appartient, avec François Marie (1844-1883), son frère Willem (1846-1874) et son épouse Joséphine (1873-?) à une famille particulièrement lyrique. Sa stèle en grès de style Art nouveau géométrique porte un médaillon-portrait en bronze de Georges Vandevoorde (1878-1964). Des pleureuses en bronze et en pierre de cet artiste de l'entre-deux-guerres;

élève de Julien Dillens, Charles Vanderstappen et Victor Rousseau, et directeur de l'académie de Molenbeek, ornent les concessions de Vancampenhaut (vers 1928) et Verrept-Dekeyzer, pour cette dernière sur un haut socle trapézoïdal en travertin.

Les sculpteurs furent d'ailleurs particulièrement actifs dans ce cimetière.

Une femme en pierre, grandeur nature, s'agenouille sur la pierre tombale de Philippe Herdies et d'Angélique Rosaer Van Dessel (vers 1912). Victor Voets (1882-1950) esquissa pour l'aquarelliste Charles Voets une femme agenouillée, penchée vers l'avant (1908), l'index sur les lèvres comme pour inviter au silence. Une femme allongée en marbre blanc et aux allures antiques de Joseph Witterwulghé (1883-1967) pleure sur la tombe du conseiller communal Jean Van Malder et de son épouse (vers 1917?). Alfred Courtens (1889-1967) a signé en 1931 une fillette Art Déco réaliste pour la jeune « Nénée » Rose Ossola. Un garçonnet en culottes courtes et en chaussettes trop

Le monument funéraire « bourguignon » de Sander Pierron.

Une pleureuse en bronze de A. Hamoir pour la tombe de la famille Beelaert.





Une « Nénée » réaliste, par Alfred Courtens en 1931, tout comme le Jozef Cassimons de Alphonse Van Laenen, vers 1942, tous deux en style Art Déco.

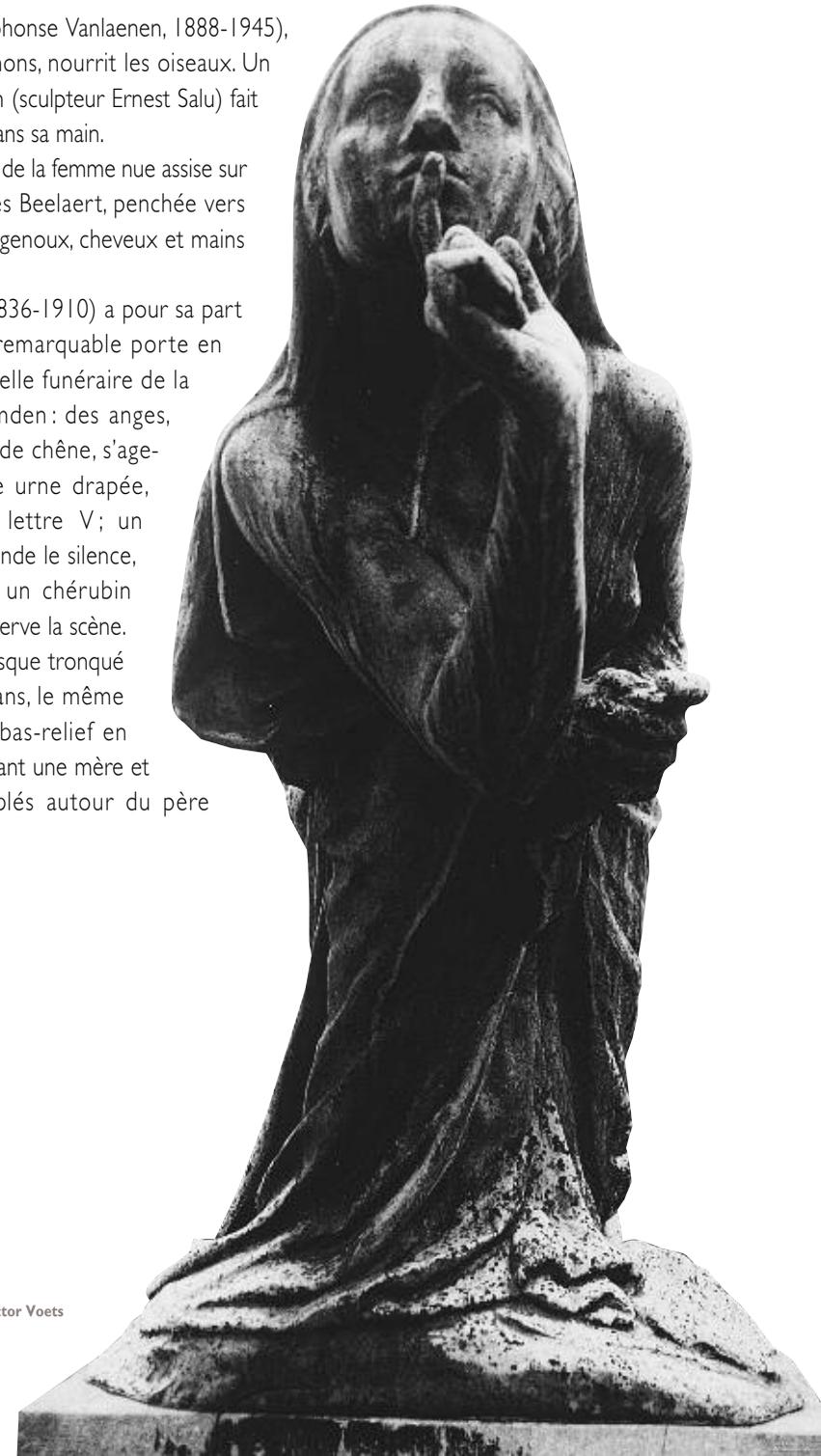


La porte en bronze ajourée de la chapelle funéraire Van den Bemden offre un florilège de symbolique funéraire.

larges (vers 1942, Alphonse Vanlaenen, 1888-1945), le jeune Jozef Cassimons, nourrit les oiseaux. Un autre, un peu plus loin (sculpteur Ernest Salu) fait picorer des pigeons dans sa main.

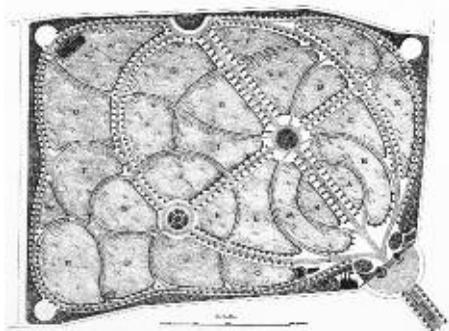
A. Hamoir est l'auteur de la femme nue assise sur la tombe familiale des Beelaert, penchée vers l'avant, la tête sur les genoux, cheveux et mains déployés sur les pieds.

Auguste Dewever (1836-1910) a pour sa part signé en 1901 une remarquable porte en bronze pour la chapelle funéraire de la famille Van den Bemden : des anges, entourés de feuilles de chêne, s'agenouillent près d'une urne drapée, entrelacés avec la lettre V ; un deuxième ange demande le silence, une clef à la main ; un chérubin tenant un rameau observe la scène. À côté, devant l'obélisque tronqué de la famille Huysmans, le même artiste a réalisé un bas-relief en bronze (1909) montrant une mère et ses enfants rassemblés autour du père décédé.



Un « Silence » en bronze de Victor Voets pour le peintre Charles Voets.

Le cimetière de Bruxelles



Plan original du cimetière de Bruxelles, à Evere, par Louis Fuchs (J. Fonteyne, Recueil d'Architecture funéraire, vers 1885).

Près d'un siècle après leur ouverture, les cimetières bruxellois de Saint-Gilles, Saint-Josse-ten-Noode et Molenbeek-Saint-Jean étaient non seulement devenus trop exigus, mais ils se voyaient à leur tour rattrapés par l'extension croissante de la ville. À la demande pressante du haut Conseil de l'Hygiène publique, le conseil communal décida, en 1874, d'acheter quelque trente hectares de terrain sur le territoire de la commune d'Evere, le long de la chaussée de Louvain.

Solennellement inauguré le 15 août 1877 par le bourgmestre libéral et libre penseur Jules Anspach (1829-1879), le cimetière de Bruxelles est, à de nombreux égards, le pôle opposé du cimetière de Laeken. Ici, pas de croissance organique, mais un vaste parc paysager, rapidement porté à 38 hectares, aménagé par l'architecte paysagiste Louis Fuchs (1818-1902) et pourvu de robustes pavillons d'entrée néo-étrusques, d'une maison mortuaire et de cellules d'attente, par l'architecte de la Ville Victor Jamaer. Pas de nécropole de pierre, mais des

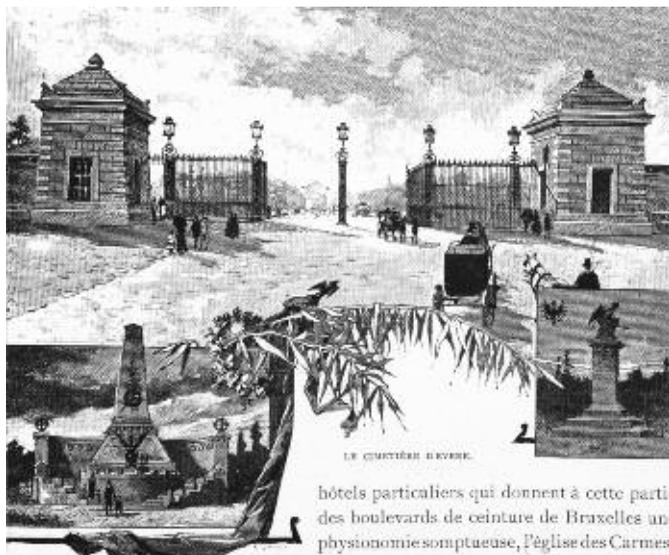
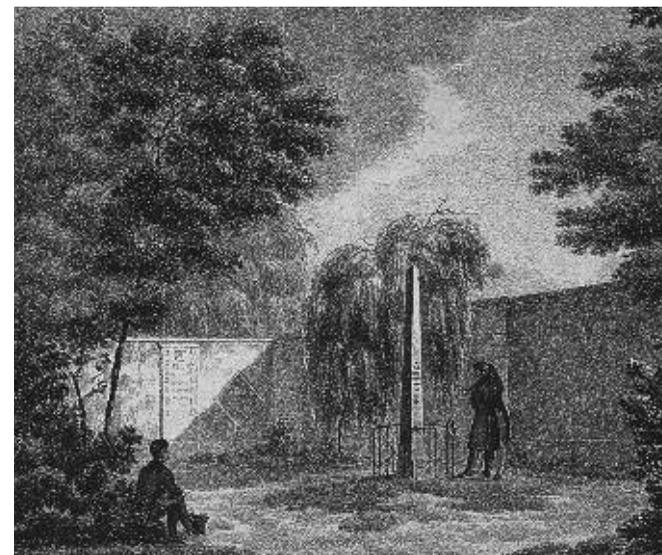


Image d'ambiance du cimetière de Bruxelles dans E. Bruylant, *La Belgique illustrée*: les pavillons d'entrée avec grilles, une palme et les monuments commémoratifs de la guerre franco-allemande de 1870.

Champs-Élysées avec des drèves sans fin, des chemins sinueux, de vastes parterres herbeux en bordure de parcelles boisées, des perspectives monumentales ou des enclos intimes ceints de haies. Érables argentés, cyprès, marronniers d'Inde et marronniers rouges, noisetiers byzantins, chênes et platanes, robinias, taxus et saules pleureurs y forment un décor végétal luxuriant qui semble à la fois apporter protection aux monuments funéraires et ramener ceux-ci à des proportions plus modestes.

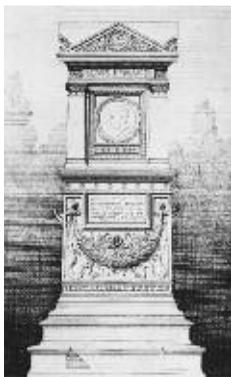
Çà et là, on distingue des pierres tombales plus anciennes ou des monuments d'allure néoclassique, quelque 900 à l'origine, transférés d'anciens cimetières aux frais de la Ville: victimes anglaises ou anciens combattants de la bataille de Waterloo (18 juin 1815), mais aussi « Joséphine Napoléone de Monthollon, filleule de l'Empereur Napoléon I^{er}. Née à Sainte-Hélène le 26 janvier 1818 et décédée à Bruxelles le 30 septembre 1818. » Elle était la fille du général Charles Tristan, comte de Montholon Sémonville, adjudant de l'empereur vaincu, dont l'épouse prendrait ses quartiers à l'hôtel Belle Vue, sur la place Royale, en 1818.

Jacques-Louis David (Paris 1748 - Bruxelles 1825), « restaurateur de l'École moderne de peinture », prit une part active à la Révolution française, exigea publiquement la mort de Louis XVI durant la Convention et, fervent partisan de l'empereur, fut exilé à Bruxelles



Affluence populaire au cimetière de Bruxelles le 2 novembre (dessin de G. Flasschuen dans *Le Patriote illustré*, 1890).

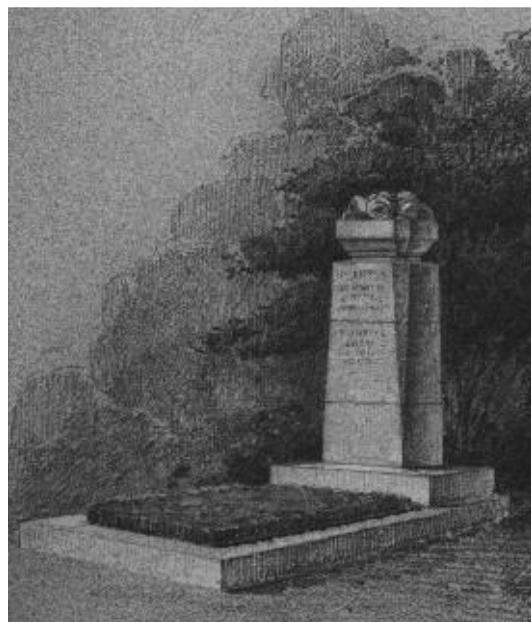
L'obélisque triangulaire à J.-L. David au cimetière de la paroisse Sainte-Gudule à Saint-Josse-ten-Noode.



Monument funéraire pour Louis Hymans par Ernest Acker, 1885 (*L'Émulation*, 1888).

Monument funéraire *In salicibus suspendimus organa nostras* d'Edmond et Paul De Vigne pour le directeur du Conservatoire royal de Musique F.-A. Gevaert et le conservateur des Musées royaux des Beaux-Arts H. Fierens-Gevaert (*L'Émulation*, 1895).

Stèle funéraire par Eugène Dhuicque pour sa mère Athalie Dhuicque, 1921.



sous la Restauration. Décédé dans son habitation de la rue Léopold, derrière le théâtre de la Monnaie, il fut tout d'abord enterré à Saint-Josse-ten-Noode. Le même obélisque à trois faces (Gilles-Lambert Godecharle?) marque depuis 1882 la tombe à Evere où «son corps embaumé repose ici dessous», dans un cercueil en plomb.

Ont été transférés avec lui François Van Campenhout (1779-1848), compositeur de la *Brabançonne*, Adolphe Quetelet (1796-1874), fondateur de l'Observatoire royal (place Quetelet), Antoine Trappeniers (1824-1887), concepteur de la place du Luxembourg, de la cité Fontainas et de son propre tombeau, ou encore Charles De Brouckère (1796-1860), bourgmestre de Bruxelles de 1848 à 1860.

Les œuvres néogothiques – spécifiquement catholiques – sont rares, à l'inverse des réalisations néo-Renaissance et éclectiques, Art nouveau et Art Déco de la plupart des grands architectes formés à l'Académie de Bruxelles, tels Ernest Acker (1852-1912), Adrien Blomme, Joseph Caluwaers (1863-1948), Eugène Dhuicque, Albert Dumont, Lucien François (1894-1983), Ernest Hendrickx (1844-1892), Émile Janlet (1839-1918), Félix Laureys (1820-1897) et même Henry van de Velde. Victor Horta y réalisa, pour François Verheven, un de ses plus originaux ornements funéraires Art nouveau. Beyaert

(1823-1894) lui-même y est enterré, de même que son fils Dhuicque (1877-1955), mais aussi Louis Pavot (†1895, église du Gesu), Félix Laureys (1820-1897), Albert Charle (1821-1889, château Charle-Albert), Antoine Mennessier (1838-1890, quartier Notre-Dame-aux-Neiges) ou Joseph Naert (1838-1910, hôtel Knuyt de Vosmaer) et Wynand Janssens (1827-1913, place de la Liberté).

On y trouve également une nouvelle génération de sculpteurs, avec notamment Pieter Braecke (1858-1938), Jacques de Lalaing (1858-1917), Albert Desenfans (1845-1938), Paul De Vigne (1843-1901), Godefroid Devreese (1861-1941), Julien Dillens, Albert Hambresin (1850-1937), Jules Lagae (1862-1931) ou encore Charles Samuel (1862-1938).

Le cimetière offre par ailleurs de l'espace à profusion pour des monuments commémoratifs publics: l'hallucinant mémorial anglais de Waterloo (J. de Lalaing), le mémorial allemand (Bluntschli et Mylins – E. Herter) et français (Ch. Grand et L. Foettinger – Chapu et Bourgeois) de la guerre franco-allemande de 1870-1871, le carré d'honneur militaire belge de 14-18 avec son impressionnant portique (F. Malfait – M. Desmaré) et le mur commémoratif des fusillés (F. Malfait – P. Theunis).



Monument funéraire pour la famille Wouters-Dustin par Joseph Caluwaers et Jules Lagae, 1904 (*L'Émulation*, 1906).

Portique menant à la pelouse d'honneur militaire belge 14-18 par François Malfait et Matthieu Desmaré, 1928.





Illustration de couverture de Pax. Camposanto di Genova, s.d.

Bas de la page de droite:

Mausolée de la famille Bischoffsheim par Louis Gonthyn, 1884, d'après J. Fonteyne, *Recueil d'Architecture funéraire*, vers 1885.

Dessin de présentation d'un projet de tombe de Lucien François pour la Société granitière du Nord, Gaudier-Rembaux, Aulnoye Nord, primé par la Société centrale d'Architecture de Belgique (carte postale).

Monuments funéraires néoclassiques, néogothiques ou éclectiques, au choix, dans *Nouveau Manuel Complet du Marbrier, du Constructeur et du Propriétaire de Maisons*, Manuels-Roret, Paris, s.d.

LIVRES DE MODÈLES

le pays, fréquemment sous la forme d'ouvrages monumentaux, richement illustrés. Les plus remarquables sont encore toujours la *Verzameling der Graf- en Gedenkschriften van de Provincie Antwerpen*, par P. Genard publiée entre 1856 et 1887, et comprenant au total six tomes et plus de 3.000 pages *in-folio*. Ailleurs, les inscriptions tombales et commémoratives allaient être répertoriées par A. Van den Eynde pour Malines (1856), par C.-F. Custis (1842-1845) et J. Gaillard (1861-1867) pour l'arrondissement de Bruges, par le baron L. de Herckenrode pour la Hesbaye (1845), par J. de Saint-Genois (1857-1881) et P. Blommaert (1865-1866) pour la province de Flandre orientale, par J. Monoyer et T. Bernier pour le Hainaut (vers 1877), et par J. Brouckaert à Termonde (1896).

Entre-temps, l'ouverture du cimetière du Père-Lachaise en 1804, suivie par celle du monumental *Staglieno* à Gênes et du *Cimitero Monumentale* de Milan, avait amorcé la diffusion de véritables livres de modèles, regroupant les monuments funéraires et les mausolées les plus récents créés par les artistes et les architectes les plus célèbres, au profit des ateliers d'art funéraire et de leur exigeante clientèle. Dans son ouvrage *Le Père-Lachaise ou recueil de dessins aux traits et dans leurs justes proportions des principaux monuments de ce cimetière* (1854), Quaglia fut le premier à présenter, à côté d'une vingtaine de planches de monuments individuels, un plan d'ensemble visionnaire, réaliste dans les détails seulement, qui allait toutefois

influencer profondément le développement ultérieur de certains cimetières européens. Louis Normand (*Monuments funéraires choisis dans les cimetières de Paris et des principales villes de France*, 1863), Jean Boussard (*Recueil des Tombeaux les plus remarquables exécutés de nos jours et représentés en perspective*, vers 1865) et César Daly (*Architecture Funéraire Contemporaine*, 1871) sont à ce jour les références incontournables, y compris pour l'architecture funéraire en Belgique.

Les publications italiennes n'allaient toutefois pas être en reste. L'éditeur milanais Felice Venosta publia en 1885 un luxueux ouvrage à reliure en velours intitulé *Il Cimitero Maggiore di Milano nei suoi Monumenti*, en format *in-folio* rehaussé de 103 reproductions de photos originales, dont un exemplaire figurait dans les collections du sculpteur de monuments funéraires Ernest Salu, à Laeken. À Milan encore, l'éditeur d'art Bestetti et Tumminelli allait publier, à partir de 1924 environ, *l'Arte Funeraria Italiana*, une série de portfolios magnifiquement imprimés, recouverts de lin bleu et offrant une vaste sélection de monuments funéraires Art Déco et modernistes. Roberto Aloï proposera la même chose en 1948, mais en format plus réduit, dans son *Architettura funeraria Moderna. Architettura monumentale, crematori, cimiteri, edicole, cappelle, tombe, stele, decorazione*. Dans notre pays, l'ouverture officielle du cimetière de Bruxelles mena à la publication, par Jules Fonteyne, d'un *Recueil*

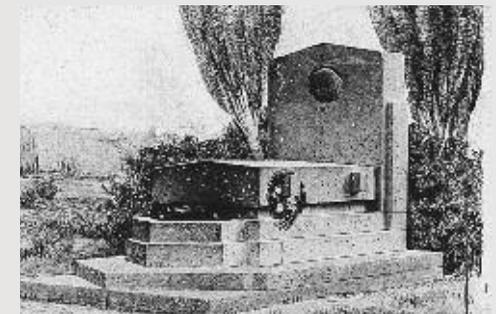


Frontispice pour la Partie I de *Monuments funéraires choisis dans les cimetières de Paris et des principales villes de France*, dessinés, gravés et publiés par L. Normand Ainé, A. Morel et C^{ie}, Paris, 1863.

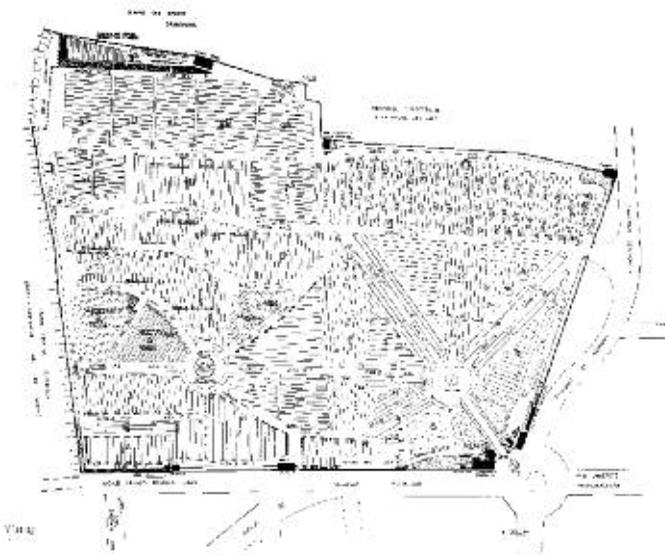
d'architecture funéraire. *Spécimens de tombeaux, chapelles funéraires, mausolées, sarcophages, pierres tombales, croix, etc.*, édité à Bruxelles vers 1879-1889, comprenant, outre le plan du nouveau cimetière et de ses édifices, un vaste choix de dessins architecturaux de monuments funéraires par H. Beyaert, F. Laureys, J. Naert et bien d'autres. Le niveau exceptionnel de cet ouvrage ne sera plus jamais égalé par la suite en dépit des nombreux albums et portfolios publiés ultérieurement, généralement par des entreprises de tailleurs de pierre, dont *Rombaux Roland, Nouvel Album de la maison. Maison fondée en 1888* (vers 1900), *L'Art Funéraire Moderne*, par Salmain et Fils, Bruxelles, s.d. (vers 1920), ou les *Sépultures Modernes aux accents Art Déco* de L. Lecocq «avec le concours de Messieurs Georges Béer, Van Nueten et Lucien François, architectes.»



Modèles de tombes modernistes de Lucien François dans J. Lecocq, *Sépultures modernes*, Éditions H. Vial, Paris, (s.d.).



Le cimetière d'Ixelles



Cimetière d'Ixelles, plan.

Contrainte par l'épidémie de choléra de 1832 et soucieuse de trouver un successeur au cimetière médiéval entourant la chapelle Sainte-Croix du XIII^e siècle, la commune d'Ixelles met en service la même année un premier cimetière à l'Elsenblock, jouxtant le chemin vers Watermael (à hauteur de l'actuelle rue du Bourgmestre). Rapidement trop exigü en dépit d'une extension en 1847, il sera remplacé en 1877 par le cimetière actuel à la chaussée de Boendael, un projet d'Edmond Le Graive et de Louis Coenraeds. Vaste d'environ cinq hectares, entouré d'un mur en briques long de 800 mètres et aménagé selon un plan rayonnant autour d'un rond-point, entièrement planté de cyprès, il rappelle la *Via Appia* romaine, reflet terrestre des Champs-Élysées.

L'attention est attirée, un peu plus loin, par le carré d'honneur militaire, gardé par de grandes statues de guerriers réalisées par Charles Samuel, Marcel Rau, Isidore De Rudder et Jules Herbays, et précédé par le « Reposoir des Martyrs », un deuxième enclos circulaire entouré de monuments individuels aux allures guerrières.

La population à présent prospère, attirée par le site encore idyllique de l'abbaye de la Cambre, avec ses étangs, et la présence de l'École

militaire, de l'Institut cartographique, de plusieurs casernes avec hôpital militaire et de l'Université libre de Bruxelles, expliquent la richesse peu commune du patrimoine funéraire de ce cimetière. Plus encore que le cimetière de Bruxelles, celui d'Ixelles constitue sans doute le prolongement organique du gisement culturel, intellectuel et politique qui a valu au cimetière de Laeken son surnom de « Père-Lachaise belge ».

Les mausolées, souvent réalisés, à partir de 1903, dans les ateliers voisins des tailleurs de pierre Émile Beernaert (1875), plus tard par Gaudier-Remboux (vers 1920) et Destrebecq Frères (vers 1947), portent la signature des artistes les plus réputés comme Eugène Simonis, Constantin Meunier, Jules Lagae, Josuë Dupon (1864-1935), Arthur Pierre (1866-1938), Léandre Grandmoulin (1873-1957), Georges Vandevoorde, Eugène De Bremaecker (1879-1963), Géo Verbanck (1881-1962), Joseph Witterwulghé, Armand Bonnetain (1883-1973), Marnix d'Haveloose (1885-1973), Jean Canneel (1889-1963), John Cluysenaer (1899-1980), Ernest Salu (1885-1980).

Réalisé par Victor Horta, le monument (1894 et 1924) élevé à la mémoire du chimiste Alfred Solvay et à ses proches – un sarcophage en granit aux magnifiques courbes Art nouveau – est un chef-d'œuvre. Peu après, le même Victor Horta allait assurer la construction de l'hôtel d'Armand Solvay le long de l'avenue Louise. Horta (1861-1947) y est enterré à quelques pas de Paul Saintenoy (1862-1952), architecte éclectique comme Jules Brunfaut (1852-1942), qui doivent tous deux leur réputation à des édifices de style Art nouveau; le premier aux magasins *Old England* rue Montagne de la Cour, le second à l'hôtel qu'il a construit pour le chimiste Théo Hannon à Saint-Gilles. Adrien Blomme (1878-1940), architecte attiré de la famille de brasseurs Wielemans-Ceuppens, reste indissociablement lié à l'ancien cinéma *Métropole*, rue Neuve; le moderniste Victor Bourgeois (1897-1962) à la *Cité Moderne* à Berchem-Sainte-Agathe; Alban Chambon (1847-1928) à l'hôtel *Métropole* de la place De Brouckère; son frère Alfred au siège de la CGER rue du Fossé-aux-Loups.

Le carré d'honneur militaire avec statue de soldat.





« Le suicide du général Boulanger. La scène reconstituée d'après des documents recueillis sur place par notre envoyé spécial, M. Riou » (L'illustration, 3 octobre 1891).

Si le cimetière du Père-Lachaise tire sa notoriété de Jim Morrison, celui d'Ixelles n'a rien à lui envier avec son général Georges Boulanger (†1891). Ce général français surnommé « La Revanche » n'abandonnera-t-il pas ses partisans, la veille de la reconquête de l'Alsace et de la Lorraine sur les Allemands, pour venir, inconsolable, se tirer une balle dans la tête, le 1^{er} octobre 1891, au pied de la tombe de Marguerite Brouzet, sa jeune maîtresse de 20 ans sa cadette, morte de la tuberculose: « Ai-je bien pu vivre deux mois et demi sans toi? »

Les belles lettres, sous toutes leurs formes, y sont abondamment représentées.

L'archiviste de la Ville et professeur à l'ULB Guillaume Des Marez (1870-1931) a acquis une renommée immortelle avec son *Guide illustré de Bruxelles*, encore réimprimé de nos jours; on connaît moins de lui son engagement acharné pour la sauvegarde de l'abbaye de La Cambre, ou son habitation néogothique richement décorée de l'avenue des Klauwaerts: une préfiguration de sa conversion *in extremis* à la religion catholique, pour *L'Universitaire* (1931) « le festin des corbeaux autour d'un cadavre »? Léon Dommartin, correspondant de guerre à Sedan et témoin privilégié du siège de Paris et de l'écrasement sanguinaire de la Commune (1871), reçut à Ixelles une rue à son pseudonyme, Jean d'Ardenne; cette même rue où Karl Marx avait mis sur papier – au numéro 50 – le *Manifeste du Parti communiste* en 1848. Le conflit franco-allemand allait être la source d'inspiration des *Charniers* (1881) de Camille Lemonnier, une critique acerbe de la guerre, de la même veine que l'ensemble de son œuvre, engagée à la fois sur le plan naturaliste (*Un Mâle*) et social (*La Fin des bourgeois*). Le monument funéraire à Charles De Coster (1827-1879), jadis encore rédacteur de la revue *Uylenspiegel*, dirigée par Félicien Rops, est reconnaissable d'emblée à son Thijl Uylenspiegel en pierre bleue, symbole de l'insurrection populaire contre les troupes espagnoles de Philippe II.

Le sculpteur Félix Bouré (1831-1883) reste moins connu malgré son imposant lion campé sur le barrage de la Gileppe (ou celui du Palais des Académies), tout comme Marcel Rau (1886-1966), prolifique créateur de monuments funéraires.

Quoiqu'il ait accumulé, en tant qu'artiste peintre, une œuvre appréciable à caractère religieux, Constantin Meunier (1831-1905) n'allait



Le monument funéraire à Charles De Coster, par E. de Valeriola.

pressentir sa vocation de sculpteur – tout comme Xavier Mellery d'ailleurs – qu'après une confrontation physique avec les conditions de travail et de vie indignes au « Pays Noir ». Le *Monument au Travail*, érigé à titre posthume le long du canal à Laeken (à quelques pas de l'atelier de Mellery) et sa maison-atelier de la rue de l'Abbaye en restent des témoignages poignants.

La pierre tombale du grandiloquent Antoine Wiertz (1806-1865) – dont une bonne partie de l'œuvre peinte et sculptée empreinte d'un gigantisme de bon aloi vit le jour dans son atelier de la rue Vautier, mis à sa disposition par l'État belge en échange de son héritage –, a de bien modestes allures. Qui sait encore aujourd'hui qu'un personnage de l'envergure de Henri Conscience fut le premier conservateur de l'atelier devenu musée?

À un jet de pierre de là, on trouvait l'atelier de Jean-Baptiste Van Moer (1819-1884), entre-temps sacrifié au Parlement européen. En dépit d'une œuvre documentaire et historique variée, il restera célèbre surtout pour ses quinze huiles du centre-ville au XIX^e siècle, avant le voûtement de la Senne.

Ne cherchez pas à comprendre « Ô Mélancholie. Aigre château des aigles », l'épithaphe de l'artiste « touche-à-tout » Marcel Broodthaers (1924-1976), ardent admirateur du surréaliste René Magritte. Elle est aussi hermétique que les nombreux symboles dont il s'est entouré et que l'ensemble de son œuvre d'ailleurs.

Ce n'est pas sans raison qu'Édouard Grieg disait du pianiste et compositeur Arthur De Greef (1862-1940) qu'il était un des interprètes les plus talentueux de ses œuvres pour piano. Il partage une pelouse avec son confrère polonais Joseph Wieniawski (1837-1912) et sa muse de pierre en pleurs. Le violoniste et compositeur Eugène Ysaye (1858-1931), surnommé *the king of the violin*, immortalisé par un



Stèle funéraire pour l'artiste plasticien Marcel Broodthaers.

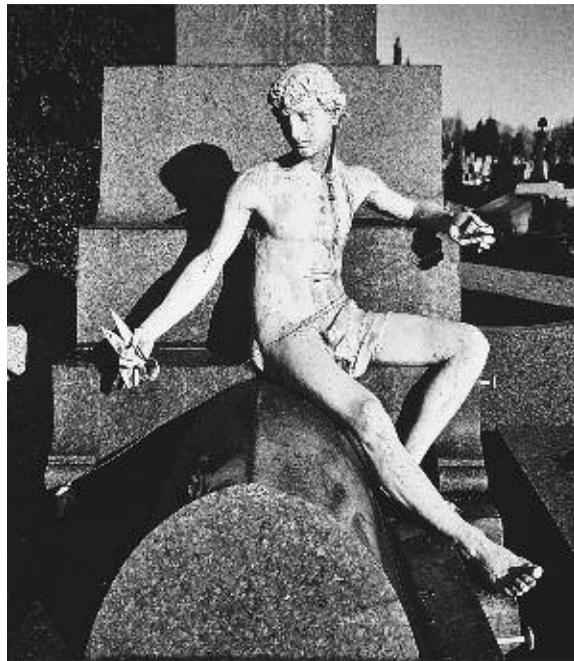
bronze de Constantin Meunier, s'est distingué notamment par ses interprétations de César Franck, Guillaume Lekeu et Claude Debussy. Professeur de violon de la reine Élisabeth, son décès sera à l'origine de la création, en 1937, du concours Ysaye de violon, élargi et rebaptisé Concours Reine Élisabeth en 1951.

Au cimetière d'Ixelles, on remarque aussi quelques croix russes; pour la plupart des biélorusses (la tombe de Nicolas Pouchkine, petit-fils de l'autre, fut hélas évacuée sans scrupules), arrivés en masse à Ixelles après l'éclatement de la révolution, attirés peut-être par la présence d'une église orthodoxe, par ailleurs la plus ancienne du genre dans le pays (1862).

La pierre bleue traditionnelle, les granits colorés, l'éclectisme et l'Art nouveau, mais davantage encore l'Art Déco, les médaillons en pierre ou en bronze et de ravissantes statues et sculptures caractérisent ce cimetière d'exception où aucun visiteur ne peut rester indifférent devant le jeune homme nu en bronze d'Eugène De Bremaecker, tenant un fil symbolisant la vie et une paire de ciseaux (concession Caudelier), ni devant la Gilberte Amendt vêtue d'un drapage mouillé de Bacherini.

Enveloppée dans un drapage mouillé, une allégorie de la Nuit par Bacherini.

Jeune homme nu de Eugène J. De Bremaecker coupant un fil de vie.



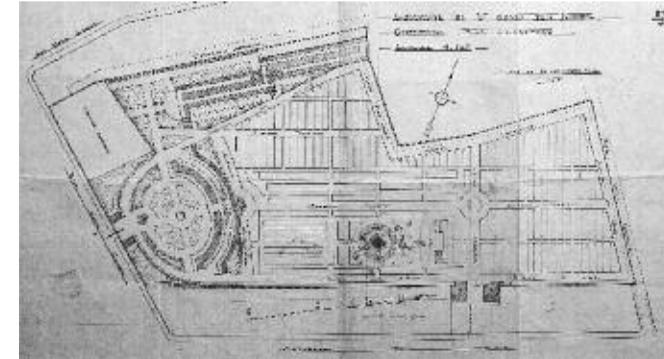
À l'entrée des galeries funéraires, groupe en marbre blanc, « Misère », réalisé en 1892 par le sculpteur Guillaume Charlier.

Le cimetière de Saint-Josse-ten-Noode

Bien que Saint-Josse-ten-Noode ne deviendrait une commune autonome qu'après 1794, la paroisse disposait déjà d'une chapelle et d'un cimetière attestant dès le XIV^e siècle.

Ce n'est qu'avec la construction de l'église, à partir de 1833, que le cimetière doit déménager à Schaerbeek, plus loin sur la chaussée de Louvain, en face du cimetière bruxellois du Quartier Léopold.

Le cimetière actuel de la rue Henri Chomé, toujours à Schaerbeek, est mis en service en 1879. Des galeries funéraires doubles en style néoclassique, reliées à l'origine par un toit en verre, sont adossées à



Plan du cimetière de Saint-Josse-ten-Noode en 1940, avec l'implantation caractéristique du parvis, les galeries funéraires anciennes et nouvelles ainsi que les carrés d'honneur militaires.

flanc de colline à partir de 1890 et étendues en 1906 et 1913. En 1902, l'architecte Léon Govaerts (1860-1930) réalise encore une entrée monumentale et des pavillons de service en style mixte néo-étrusque et Art nouveau.

Aménagé sur une pente raide autour d'un noyau rectangulaire traditionnel, le cimetière est précédé d'un parvis plat d'où partent divers chemins. Entre les deux s'interposent les galeries funéraires cintrées, classicisantes, appuyées sur des piliers trapézoïdaux. Une « Misère » en marbre blanc – jeune fille au chevet de sa mère décédée – de Guillaume Charlier (1892) marque l'entrée principale. Pour la tombe toute proche de son beau-frère, violoniste et virtuose de la viole de gambe, Émile Agniez (1859-1909), le sculpteur réalisa une pleureuse de bronze grandeur nature, se recueillant sur la dépouille du musicien. Élève des frères Geefs, d'Eugène Simonis et de Charles Van der Stappen, Guillaume Charlier (1854-1925) légua l'hôtel hérité de Henri Van Cutsem au 16 avenue des Arts à la commune. Sa dernière demeure est reconnaissable à une pleureuse de pierre en pied (1927) de Pieter Braecke, avec corne d'abondance et pavots.

Le monument funéraire avec buste du bourgmestre Armand Steurs (1842-1899), président-fondateur de la Compagnie intercommunale des Eaux de l'agglomération bruxelloise, occupe une place d'honneur face à l'entrée. Une pleureuse en marbre blanc d'Isidore De Rudder est étendue face à lui. Pour la famille des joailliers Wolfers, De Rudder choisit de réaliser une femme en pied, désespérée; l'homme de lettres francophone Eugène Van Bemmel (†1880), l'écrivain flamand Michiel Vander Voort (†1867), les peintres Édouard Agneessens (†1885), Charles De Groux (†1870) et Jean-Baptiste Madou (†1877) ont également trouvé refuge dans ce cimetière et forment autant de témoignages du riche passé artistique de l'endroit. Originaire sans doute du cimetière de la chaussée de Louvain, le monument funéraire de Jean-Nicolas Néвраumont (1774-1849) frappe par sa forme hors du commun – un cippe avec une niche ornée d'un buste de Guillaume Geefs, couronné par un obélisque – et sa riche symbolique: deux chérubins avec couronne de laurier, des torches renversées, un sablier avec *Ouroboros* (serpent), des têtes de mort et des urnes drapées, ainsi qu'une croix. Préoccupé par le bien-être physique et moral de ses concitoyens, ce philanthrope prospère contribua personnellement à la construction de l'église Saints-Jean-

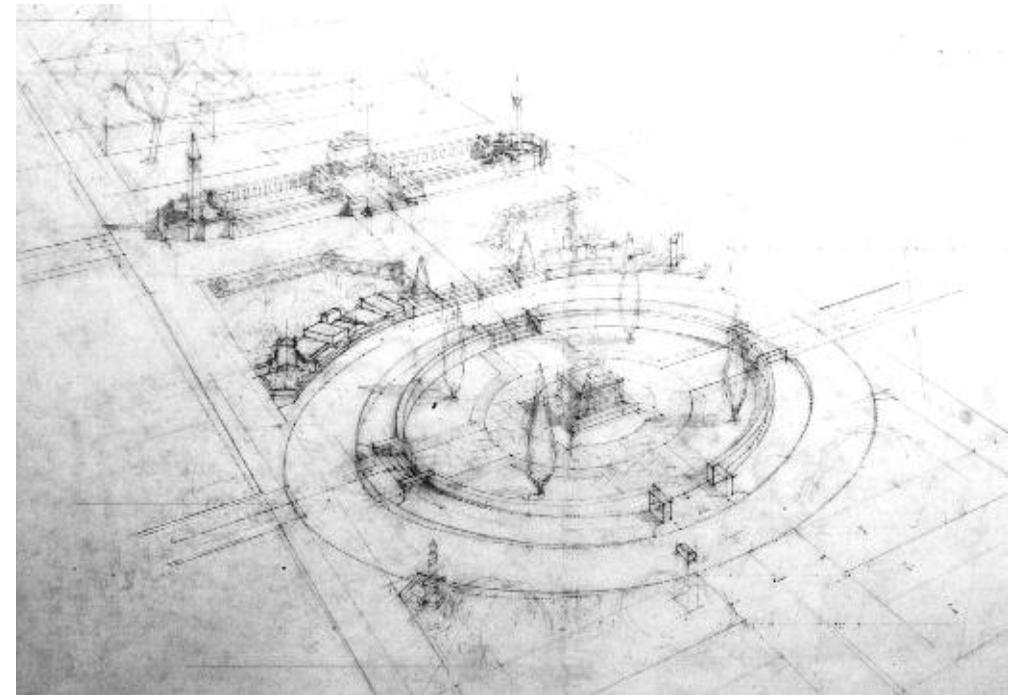


Le monument funéraire éclectique de Jean Nicolas Néвраumont.

et-Nicolas (J.P.J. Peeters 1849). Après son décès, le Bureau de Bienfaisance reçut une forte somme d'argent et une maison avec jardin rue Verte, destinée à l'édification d'un hospice pour vieillards, l'Hospice Néвраumont (E. Vanderauwera 1857), détruit vers 1981.

Le carré d'honneur réservé aux victimes de la Grande Guerre (1925), d'après un projet de l'architecte Eugène Dhuicque, est remarquable par son style et sa dignité: au centre, un autel massif en travertin sur une estrade basse; tout autour, des murets, des haies et des lanternes des morts. La similitude frappante avec les cimetières militaires britanniques du Westhoek n'est pas le fruit du hasard. À la demande de l'État, Dhuicque et ses collaborateurs tentèrent, à partir de mai 1915 et pendant plus de trois ans, de sauver ce qui pouvait encore l'être en matière de patrimoine dans une région dévastée (la fameuse «Mission Dhuicque» qui fera date).

Natif de Saint-Josse où il grandit, ce fils naturel de Henry Beyaert y conçut des tombeaux pour les familles Labbé-Cesarion (1935) ainsi qu'un monument massif pour le bourgmestre Georges Petre (1874-1942), assassiné par des collaborateurs.



Le cimetière de Saint-Josse-ten-Noode. Perspective avec les carrés d'honneur militaires par Eugène Dhuicque, non datée.

CHARLES ROGIER (1800-1885)



Charles Rogier.

Comme le voulait l'usage pour les citoyens illustres de la ville et pour les héros de la révolution de 1830 en particulier, la Ville de Bruxelles avait fait réserver au cimetière de Laeken une concession pour l'homme politique libéral Charles Rogier, membre du Gouvernement provisoire et du Congrès national en 1830, gouverneur de la province d'Anvers, ministre des travaux publics, trois fois ministre de l'intérieur, ministre des affaires étrangères et à deux reprises premier ministre.

À son décès en 1885, ses descendants choisirent toutefois de le faire inhumer dans le tout nouveau cimetière communal de Saint-Josse-ten-Noode, où il avait résidé aux frais de l'État au 12 de l'avenue Galilée. Sans doute ce choix était-il dicté par le douloureux changement des rapports de force politiques. Les élections de 1884 avaient en effet vu le triomphe des

catholiques au détriment des libéraux, situation qui allait se confirmer au scrutin communal et qui contraindrait ces derniers à une très longue cure d'opposition dès les élections de 1894.

Charles Rogier devint donc *persona non grata* et, alors que l'édification d'un mausolée digne de son rang aurait dû résulter d'une campagne de souscription nationale, l'initiative eut toutes les peines du monde à démarrer.

Le concours d'idées – restreint – proclamé au printemps 1887 par l'administration communale de Saint-Josse-ten-Noode, sera jugé par un jury sélectionné. Sous la présidence du bourgmestre Armand Steurs entouré de quelques échevins et conseillers communaux, on y trouve les noms des architectes Gédéon Bordiau, Hendrickx père et son fils Ernest, des artistes peintres Jean-François Portaels,

Ernest Slingeneyer et Alexandre Robert, ainsi que des sculpteurs Jean-Joseph Jacquet, Thomas Vinçotte, Jef Lambeaux et Paul De Vigne.

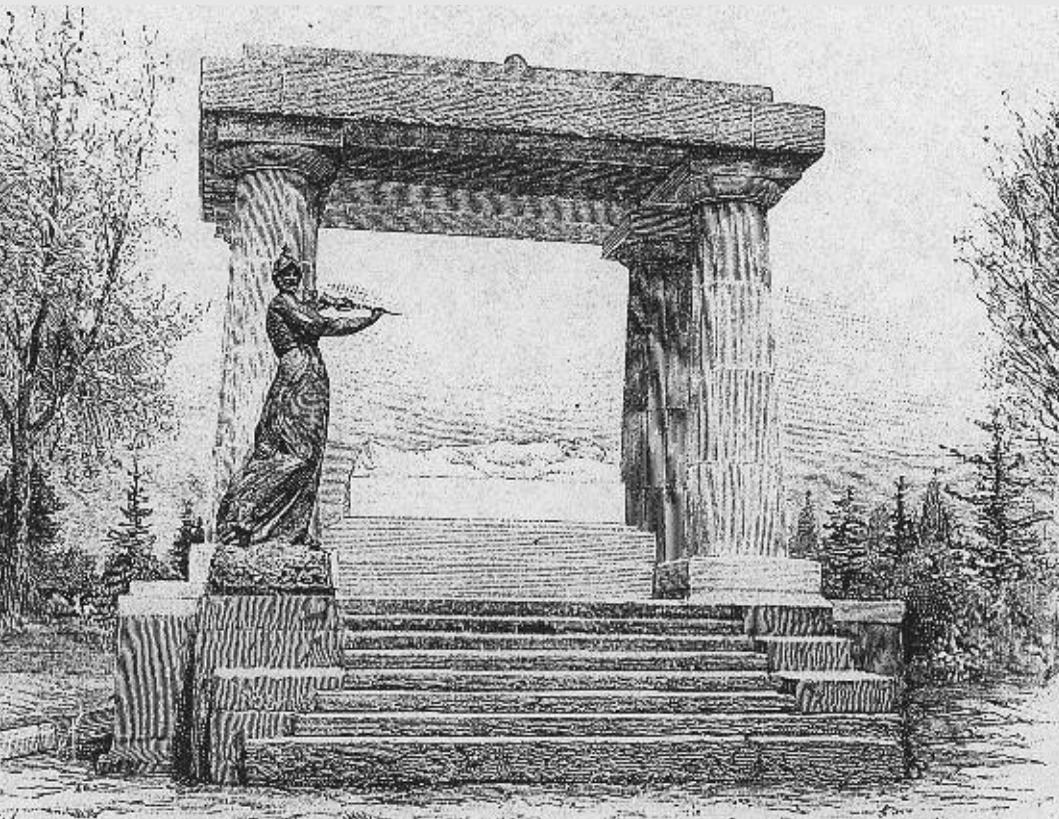
Un avant-projet de l'architecte Émile Hellemans, sous forme d'une chapelle circulaire, resta sans suite pour une raison inconnue, sans doute par l'intervention de Henri Beyaert. Plus tard, l'architecte Paul Hankar et le sculpteur Isidore De Rudder présentèrent un projet totalement différent: un petit temple en forme de *ciborium* dont la pierre de couverture monolithique est soutenue par de solides colonnes doriques cannelées, reposant sur un podium en gradins et implanté au point culminant du cimetière. Protégé par ce baldaquin, Charles Rogier y repose, représenté sous la forme d'un gisant de marbre blanc, la tête posée sur des feuilles de chêne (1889). À ses pieds, près d'un pilier, se dresse une Renommée casquée tenant à la main un rameau (1890), allégorie de la Belgique, la mère patrie. Une crypte, située sous l'escalier et accessible aux visiteurs, abrite la tombe de pierre massive où repose la dépouille du défunt.

La signification symbolique de ce mausolée est manifeste. Au-delà des conflits d'ordre linguistique, politique ou confessionnel, on a opté ici pour un monument résolument unioniste, une personification de la devise du pays « L'union fait la force », tra-

duite par un *ciborium* dorique archaisant, et non par du néogothique à coloration catholique ni du néo-Renaissance à connotation libérale!

On peut difficilement imaginer contraste plus grand que celui entre l'architecture rustique et l'élégant gisant, presque éthéré; une contradiction que Jean-Pierre Cluysenaer et Guillaume Geefs avaient déjà exploitée une trentaine d'années plus tôt au cimetière de Laeken avec leur chapelle funéraire et leur gisant pour le ministre des finances Jacques Coghén.

Aux pieds du sarcophage, une Renommée, debout, coiffée d'un casque et munie d'une palme.



◀ Mausolée de Charles Rogier (P. Hankar et I. De Rudder), inauguré au cimetière de Saint-Josse-ten-Noode le 27 mai 1892 (L'illustration, 28 mai 1892).



Les cimetières d'Uccle-Dieweg et Verrewinkel

À Uccle, l'expansion démographique galopante et l'épidémie de choléra de 1866 conduisirent à la mise en service, dès 1887, d'un cimetière communal au Dieweg, sur un plateau descendant vers la vallée de Saint-Job et la forêt de Soignes. Quelques années plus tard, le cimetière de Saint-Job (1871) et celui autour de l'église Saint-Pierre (1876) au centre du village furent fermés. On récupéra cependant la grille d'entrée en fer forgé de style néogothique et les deux piliers latéraux en pierre bleue datant de 1851.

Vaste d'environ 71 ares à l'origine, le cimetière présente un plan rectangulaire divisé en parcelles allongées. Il est marqué par un calvaire en fonte au carrefour des voies principales.

En 1945, ce cimetière fut, lui aussi, fermé à toute nouvelle inhumation au profit de celui d'Uccle-Verrewinkel.

On remarque d'emblée le nombre important de tombes juives, concentrées dans la partie la plus éloignée et la plus basse du cime-

Le monument funéraire des banquiers Lambert au cimetière d'Uccle-Dieweg, Henri Maquet (L'Émulation, 1904).



tière, et ce depuis la fermeture du cimetière juif de Saint-Gilles en 1877. Reconnaisables à la symbolique ashkénaze spécifique, ces monuments funéraires portent des noms célèbres : Hirsch, Nias, Stern ; ce dernier bénéficiant d'une tombe Art nouveau d'après un projet de Victor Horta.

En dépit de son aménagement traditionnel, il règne dans ce cimetière aux allures un peu sauvages une ambiance fin de siècle, liée à l'élitisme des Bruxellois résidant à Uccle, parmi lesquels le ministre de la Justice et fervent catholique Charles Woeste (1837-1922), l'échevin Victor Gambier (monument Art nouveau en granit), la famille des brasseurs Herinckx (chapelle néogothique de G. Dhaeyer), les banquiers Lambert (chapelle néoclassique de Henri Maquet) et Allard (gigantesque chapelle néo-romane de Charles Ghys, 1878), les architectes Paul Hankar (1859-1901, épitaphe en bronze de Paul Jaspar) et Jean-Pierre Cluysenaer (1811-1880), le peintre Alphonse Asselberghs (monument en pierre bleue d'Ernest Salu) ou encore Hergé (1907-1983), le père de *Tintin*.

Certaines œuvres d'art sont uniques, comme le monument Sermon-Van Gelder (Georges Henderickx – Marcel Rau), la chapelle funéraire néogothique Fumièrre (A. Serneels – C. Vandecapelle), les monuments Art nouveau pour Josse Herinckx (G. Van Keerbergen, vers 1902) et Antoine Pauwels (Fernand Symons – Eugène De Bremaecker, vers 1906), le monument en grès rouge pour Dina Katz († 1908, sculpteur Auguste Puttemans 1866-1922) ou celui pour Louis Lassen (1800-1873), président du Consistoire, rappelant les tombes de la vallée de la Cedron.

Depuis la fermeture du cimetière en 1958, la nature a eu tout le loisir de reconquérir les lieux. Les anciennes variétés de roses, les hortensias, les forsythias, les lilas, mais aussi des lichens rares, l'ail des vignes, les corydalis, les jacinthes des bois et les pervenches, les érythrées, les pulicaires dysentériques et le gui ; au total plus de deux cents espèces sur moins de trois hectares ont reconverti l'endroit en jardin d'Éden. Pavots et couronnes de fleurs symboliques, chauves-souris et agnelets, mains et ancrs, livres ouverts ou croix, torches et colonnes brisées, et même des grenouilles de pierre, incarnation du mal et de la femme pécheresse, posés çà et là, suspendus, parfois usés par le temps, ou envahis par la verdure, s'unissent en une magnifique apothéose du romantisme funéraire.



Monument funéraire au président du Consistoire Louis Lassen.



Sur la concession du sculpteur Paul Dubois (1859-1938) figure une de ses œuvres, « Sérénité ».

Le cimetière d'Uccle-Verrewinkel fut mis en service en 1945 en remplacement de celui du Dieweg. En dépit de sa forme irrégulière, ce parc vaste de plus de douze hectares est rigoureusement divisé en vingt-cinq parcelles généralement rectangulaires, comme de coutume avec pelouse de dispersion (depuis 1971) et diverses zones pour les anciens combattants et les victimes de guerre.

« Sérénité », un buste de femme en pierre, les bras croisés sur la poitrine, veille sur la tombe du sculpteur Paul Dubois (1859-1938), élève doué de J.-J. Jacquet, Eugène Simonis et Charles Vanderstappen, membre fondateur des XX. « Tout est sombre » dit l'épithète du musicologue Franz De Wever (1886-1946) sous les larmes de la pleureuse nue de J. Witterwulgh, un thème étonnamment récurrent dans son œuvre. Le sculpteur Léandre Grandmoulin (1873-1957), dont l'œuvre est marquée par le réalisme social et un goût affirmé pour les thèmes antiques et historiques, a opté pour *Perseverare* et le buste d'une jeune femme. Antoine Pompe (1873-1980), co-concepteur des cités-jardins du Kappelveld à Woluwe-Saint-Lambert et de La Roue à Anderlecht représentée, avec Joseph Diongre (1878-1963) – dont la *Withuis* à Jette et l'immeuble de l'INR à Ixelles figurent parmi les œuvres les plus célèbres – les plus beaux jours de l'archi-

ture Art Déco et du début du modernisme. David (1909-1955) et Alice Van Buuren-Piette (1887-1973) ont lié leur nom à la superbe villa Art Déco (1928) de l'avenue Léo Errera et la collection d'art de plus de quatre-vingts pièces, pour la plupart des tableaux expressionnistes et des œuvres de Gustave Van de Woestijne (1881-1947). Auguste Vermeylen (1872-1945) enfin, premier recteur de la *Vlaamse Rijksuniversiteit* de Gand, co-fondateur de *Van Nu en Straks*, auteur, critique d'art apprécié et guide spirituel du mouvement flamand.



Une pleurante, nue et assise, exprime son désespoir devant la fatalité de la mort.

Le cimetière de Saint-Gilles

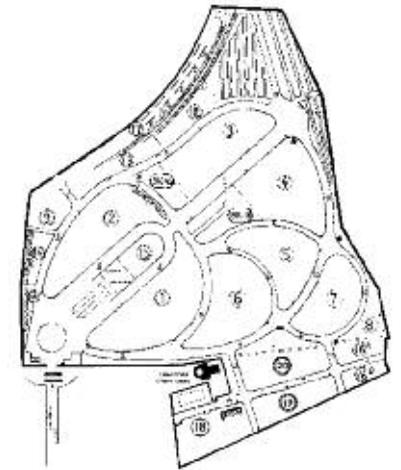
Depuis le début du XIII^e siècle, l'ancien hameau d'Obbrussel dispose de sa propre église, dédiée à Saint-Gilles, entourée d'un cimetière situé à l'endroit de l'actuel parvis de Saint-Gilles.

Fermé en 1862 pour permettre la construction d'une plus grande église d'après un projet de Victor Besme, le champ de repos déménage rue au Bois. Vaste de soixante-sept ares et sans aucune distinction de confession, ce sera le premier cimetière « communal » de l'agglomération bruxelloise.

En 1881, le manque de place conduit à la mise en service d'un cimetière plus vaste à Uccle-Calevoet, le long de la chaussée d'Alseberg. Un peu en dépit du bon sens, car le caractère marécageux du terrain le contraint à la fermeture dès 1895 et à un nouveau transfert, cette fois vers l'actuel cimetière de l'avenue du Silence.

À l'origine vaste de douze hectares et demi, aménagé en grandes courbes radiales par l'architecte Edmond Quéting sur une pente sablonneuse orientée à l'ouest, ce cimetière offre un panorama champêtre allant de Drogenbos aux limites urbaines d'Uccle, de Forest et de Saint-Gilles avec, de l'autre côté de la vallée de la Senne, les premières maisons d'Anderlecht, d'Itterbeek et de Dilbeek. Au-dessus de l'entrée monumentale veille « Le Silence de la Tombe », superbe et poignante sculpture en marbre blanc de Julien Dillens en style néo-étrusque.

On y voit apparaître également, à partir de 1877, des galeries souterraines creusées à flanc de coteau, abandonnées depuis et progressivement remplacées depuis 1930 par des cellules funéraires à ciel



Plan du cimetière de Saint-Gilles, avenue du Silence à Uccle (commune de Saint-Gilles, bulletin indicatif de sépulture).

Projet de E. Quéting pour l'entrée principale du cimetière de Saint-Gilles.



Modèle en plâtre grandeur nature du « Silence de la Tombe » de Julien Dillens, 1894-1896.



Monument funéraire pour le président de la SCAB, Valère Dumortier; un projet de l'architecte Fernand Symons (*L'Émulation*, 1904).

ouvert. En 1932, suite au vote de la loi sur la crémation des corps, Lucien De Vestel (1902-1967) construira le premier crématorium du pays en bordure du cimetière.

Comparable par son implantation sur une pente à celui de Saint-Josse-ten-Noode, mais bien plus à celui d'Ixelles par les hôtes qu'il abrite, le cimetière de Saint-Gilles offre un florilège de la vie politique, culturelle et artistique de la commune à l'entame du XX^e siècle.

Les bourgmestres Jean Toussaint Fonsny, Maurice Van Meenen et Géo Bernier y partagent la compagnie de Valère Dumortier (1848-1903), architecte en chef de la province du Brabant – qualité en laquelle il dirigea la restauration du château des Comtes à Gand et la Tour Anneessens à Bruxelles –, fondateur et président, pendant vingt-quatre ans, de la Société centrale d'Architecture de Belgique et éditeur, depuis 1874, de *L'Émulation*. Son monument funéraire en style

Art nouveau fut réalisé, à la demande de la SCAB, par Fernand Symons (1869-1942), échevin d'Ixelles.

À quelques pas de là trône le monument à Julien Dillens, un projet original d'Eugène Dhuicque. Des décorations funéraires plus simples ornent la dernière demeure du sculpteur Jef Lambeaux (1852-1908) dont « La folle chanson » (Bruxelles 1884), la fontaine « Brabo » (Anvers 1887) et les « Passions humaines » (Bruxelles 1899) ont exalté toutes les imaginations. Ailleurs, on trouve les artistes peintres Léopold Speeckaert (avec médaillon-portrait, couronne de laurier, rameau et nature morte avec palettes, pinceaux, boîte et tabouret de peintre), le peintre d'histoire et directeur de l'Académie de Saint-Gilles André Hennebicq (avec colonne néogothique), ou encore Franz et son fils surimpressionniste Jean-Jacques Gaillard (1896?-1976) avec, en guise de décoration funéraire, une chaise en bronze sur laquelle sont inscrits les mots « jrcommence ».

Maurice Van Ysendyck créa, pour le général Albert Maes (1859-1915), aide de camp du roi, commandant de la ceinture des forts anversoises, une robuste chapelle funéraire néo-romane (1917) à l'occasion du décès de sa fille de vingt ans, Suzanne. Son épouse mit des terrains à disposition et contribua au financement de la construction de l'église Sainte-Suzanne à Schaerbeek, la première église bruxelloise en béton (1925-1928) d'après un projet de Jean Combaz.



Chaise abstraite pour l'artiste peintre Jean-Jacques Gaillard.

Monument « agit-prop » pour Joseph Jacquemotte, fondateur du Parti communiste belge.

Joseph Jacquemotte (Bruxelles 1883 – train Liège/Bruxelles 1936), fondateur du quotidien *Le Drapeau rouge* (1920) et du Parti communiste belge (1921) est commémoré par une étoile métallique à cinq branches, un monument constructiviste « agit-prop », par Dolf Ledel (1893-1976), apparenté au *Monumento ai morti nei Campi di Germania* (Richard Rogers e.a, vers 1948) au *Cimitero Monumentale* de Milan.

Une statue de mère en bronze (vers 1903) d'Eugène Canneel (1882-1966) orne le monument de la famille Smits-Mullier; jadis propriétaire d'une manufacture de soie rue de l'Hôtel des Monnaies: « À une mère. L'amour et le travail partagèrent sa vie. Son cœur fut simple et bon, généreux et charmant. Elle dort, non, hélas! Elle nous est ravie et ses enfants en pleurs l'appellent vainement. » Une haute stèle avec couronne de fleurs et outils d'orfèvre qu'une femme en bronze tente désespérément de saisir (Hippolyte Le Roy 1909) marque la dernière demeure de la famille Wiskemann. Ailleurs, on distingue une statue de femme de Paul Dubois, joliment drapée, allongée sur la pierre tombale de la famille Fourneaux, la tête enfouie dans les bras, reposant sur une couronne de fleurs écrasée.

L'entreprise E. Beernaert d'Ixelles a réalisé ce monument d'après un projet de l'architecte P. Picquet, avec une pleureuse dénudée de Paul Dubois, coulée par la C^{ie} des Bronzes de Molenbeek.

À une Mère. Belle statue de mère en bronze d'Eugène Canneel.



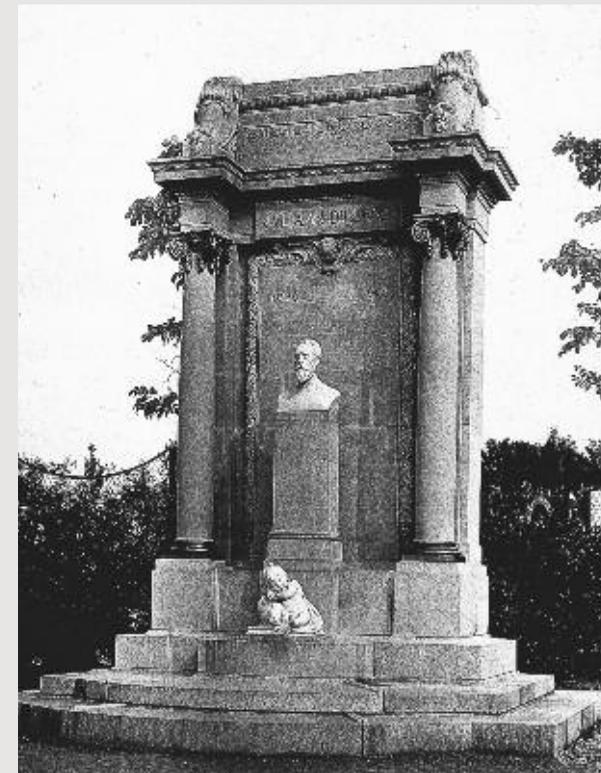
JULIEN DILLENS (1849-1904)

Fils du peintre de genre Henri Dillens, Julien Dillens voit le jour à Anvers le 8 juin 1849. Après avoir déménagé à Bruxelles en 1858 et effectué ses études à l'athénée, il s'inscrit à l'âge de douze ans comme futur mécanicien aux cours du soir de l'Académie des Beaux-Arts où il suivra, jusqu'en 1867, les cours du peintre Joseph Stallaert et du sculpteur Eugène Simonis, avec lequel il suit une formation complémentaire de modelage jusqu'en 1874. Il obtient une commande provisoire auprès du sculpteur français Ernest Carrier-Belleuse en exil: une série de sculptures décoratives pour la Bourse de Bruxelles où il fait d'ailleurs la connaissance d'Auguste Rodin. Dillens attire pour la première fois l'attention sur lui en 1875 avec « Énigme », un nu non conventionnel assis sur le sol, taxé de vulgaire par les critiques.

Lauréat du Prix de Rome en 1877, il peut donner libre cours à sa créativité en Italie pendant quatre années. Sa « Figure tombale » en cire au Salon de l'Essor de 1885 lui vaut ses premières commandes: des statues pour la Maison du Roi (1886) et l'Hôtel de Ville (1885-1888), divers bustes, des fontaines,

et le monument commémoratif à 't Serclaes près de la Grand-Place, mais aussi un « Génie de la Mort » pour Alphonse Moselli (Laeken, vers 1896) et le « Silence de la Tombe » (1894-1896) pour le cimetière de Saint-Gilles. Ces œuvres illustrent son surnom de « Poète du Triste ». Après une première tentative avortée en 1882, il est nommé professeur de sculpture selon le modèle antique de l'Académie des Beaux-Arts en 1898. Il meurt dans son atelier à Saint-Gilles, le 24 décembre 1904, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Quatre ans plus tard, sa dernière demeure sera parée d'un monument commémoratif séduisant, œuvre d'Eugène Dhucicque. Il se présente sous la forme d'un joli portique classique en pierre d'Euville blanche, avec colonnes corinthiennes et un entablement sur lequel figure simplement: « JULIAAN DILLENS 1849-1904 ». Un buste-portrait en marbre blanc de Dillens par Jules Lagae, son élève et protégé, trônait au centre, monté sur un socle gracieux. À ses pieds était assis un garçonnet replet assoupi, la tête posée sur une urne, peut-être une statue de Dillens lui-même.



Monument funéraire au sculpteur Julien Dillens, d'après un projet de l'architecte Eugène Dhucicque, exécuté par le sculpteur G. Dillens, avec buste par Jules Lagae et « enfant dormant » de Julien Dillens (*L'Émulation*, 1912).

Le cimetière de Watermael-Boitsfort

D'une superficie initiale de 7,44 ares à peine et aménagé en 1875 en remplacement du cimetière paroissial autour de l'église romane Saint-Clément à Watermael et de l'ancien cimetière de Boitsfort au carrefour de la drève des Ducs et de l'avenue Georges Benoît (après 1799), l'actuel cimetière de Watermael-Boitsfort de la rue du Buis se caractérise par sa situation pittoresque, sur une pente douce en bordure de la forêt de Soignes, une référence manifeste aux Champs-Élysées, où la galerie funéraire ouverte d'un blanc immaculé datant de 1920 en style néogothique grec – rappelant la *Stoa* d'Athènes – joue un rôle déterminant.

Encore toujours ceint en grande partie d'un mur, son entrée est flanquée de deux pavillons de service aux allures classicisantes. Quelques tombes remarquables y témoignent du caractère résidentiel, privilégié de la commune.

Galeria funéraires de Watermael-Boitsfort, en style néo-grec.



On épinglera en particulier le monument funéraire en pierre bleue – une combinaison de cippe et d'obélisque – à la mémoire de Léopold Wiener (Venlo 1823–Bruxelles 1891) et de son épouse Sarah Newton, ancien membre du conseil provincial et bourgmestre de la commune (1872-1890), moins connu quoique plus méritant en tant qu'artiste. Éduqué chez son frère Jacob, il déménage à Bruxelles en 1840, où il suit des cours à l'Académie royale auprès de Guillaume Geefs, pour se perfectionner par la suite chez David d'Angers à l'École des Beaux-Arts de Paris. Chargé, à partir de 1847, de la gravure des monnaies belges et nommé Graveur principal en 1865, il a notamment réalisé les médailles commémoratives de l'inauguration de la colonne du Congrès (1859) et de la pose de la première pierre de l'église de Laeken (1854), ou encore à l'effigie de Charles Rogier et de Louise-Marie d'Orléans. En tant que sculpteur, il s'illustre en réalisant les cariatides de l'hôtel du gouverneur de la Banque nationale, rue du Bois sauvage à Bruxelles.

Du même genre, mais situé plus près de l'entrée, on trouve le monument classicisant en hommage à E. H. De Belder «*Ordinatus in Waver Sae Catharinae die 26 Oct. MDCCCXXXVI*» (1836), curé de Boitsfort pendant 32 ans, et celui, richement orné de symboles, de la famille Depaire.

Un sarcophage cruciforme néogothique, d'après un projet de l'architecte-restaurateur Eugène Viollet-le-Duc, marque la dernière demeure du politicien catholique Auguste Beernaert (Ostende 1829-Lucerne 1912), de son épouse Mathilde Morel (†1922) et de sa sœur Euphrasine Beernaert (1831-1901).

Après des études de droit à Louvain, à Paris, à Berlin et à Heidelberg, il s'établit comme avocat à Bruxelles en 1853. Il fut élu député pour l'arrondissement de Tielt en 1874 et occupa successivement les fonctions de ministre des travaux publics dans le cabinet catholique De Theux-Malou (1873-1878) et de ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics dans le gouvernement catholique de transition Malou-Jacobs-Woeste (1884). Il s'y employa notamment à stimuler le développement du réseau ferroviaire et des ports d'Anvers, de Gand et d'Ostende et fit construire le barrage de la Gileppe en vue de l'approvisionnement en énergie de la région textile de Verviers. Pendant la guerre scolaire, sous le gouvernement libéral radical Frère-Orban (1878-1884), il fut une des figures emblématiques



Monument funéraire au sculpteur-médailleur et bourgmestre de Boitsfort Léopold Wiener.



Monument funéraire inspiré d'un projet de E. Viollet-le-Duc, exécuté pour le politicien et Prix Nobel de la Paix Auguste Beernaert.

de l'opposition catholique, qu'il transforma peu à peu en un parti confessionnel, dont il fut le premier président en 1884. De 1884 à 1894, en tant que chef de gouvernement, il fut à l'origine d'une première législation sociale – comprenant notamment une interdiction pour les enfants de travailler dans les mines – et d'une première révision de la Constitution avec l'instauration de l'obligation de vote et du suffrage universel. Grâce à son soutien – « Si le Congo existe, c'est grâce à vous » –, le roi Léopold II devint, en 1885, souverain de l'État indépendant du Congo. Le rejet par la Chambre de son projet de loi sur la représentation proportionnelle en 1894 conduisit à sa démission. Ses interventions autorisées aux Conférences internationales pour la Paix à La Haye en 1899 et en 1907 et, en particulier, son engagement pour la limitation de l'armement et l'interdiction de la guerre à partir des aïrs lui vaudront le Prix Nobel de la Paix en 1909. Sa jeune sœur Euphrasine fit une assez belle carrière de peintre paysagiste, mais fut active surtout aux Pays-Bas et en Norvège.

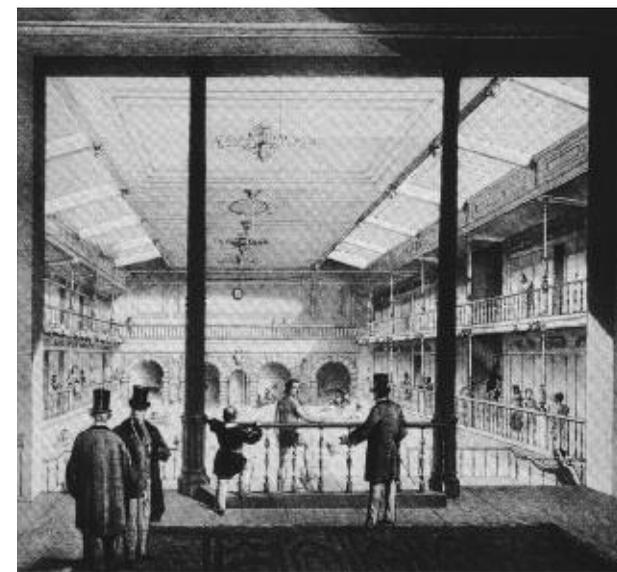
Un rocher grossièrement taillé portant un médaillon de bronze par Jules Lagae rappelle la mémoire du juriste Adolphe Maton (1839-1895), deuxième occupant du château Charle-Albert, fondateur d'une *Revue pratique du notariat belge* en 1875 et d'une école libre de la pratique notariale à Bruxelles, mais également d'une première chaire de droit notarial à l'Université catholique de Louvain.

Plus loin, une tombe semblable, celle de l'architecte-décorateur Georges Hobé (1854-1936) « Fils d'un entrepreneur, il débuta dans l'ameublement (...), ne sortit d'aucune école, n'appartint jamais à une académie et se désigna modestement de simple bâtisseur. » Bien qu'il ait réalisé de nombreuses habitations en région bruxelloise, il est surtout connu pour sa participation à l'Exposition coloniale de 1897 à Tervueren, son casino de Namur (vers 1907), ses nombreux cottages – parmi lesquels son propre *Kikhill* – et pour le développement de la cité balnéaire de La Panne à partir de 1892.

Un portique sobre avec haie de taxus dans un recoin du cimetière rappelle Adolphe Stoclet (1871-1949). Ingénieur, directeur de la Société générale de Belgique, président de la Compagnie internationale des Chemins de Fer, mécène et collectionneur d'art, il passe à la postérité en tant que maître de l'ouvrage du palais qui porte son nom à l'avenue de Tervueren (1905-1911), un chef-d'œuvre de l'architecte Josef Hoffman (1870-1956) et de ses Ateliers viennois.

« Monsieur Constantin Héger, Ancien Préfet des Études à l'Athénée de Bruxelles, 1809-1896 » n'est autre que le directeur du Pensionnat Héger de la rue Isabelle à Bruxelles, où Charlotte Brontë (*Jane Eyre*, 1847) et sa sœur Emily (*Les Hauts de Hurlevent*, 1847) étaient venues parfaire leur français en 1842-1843. Charlotte n'évoque-t-elle pas dans *Villette* (1847?), qui a Bruxelles pour cadre, l'amour impossible pour son beau professeur Constantin, hélas marié et fidèle à ses obligations conjugales?

Et que dire de la couronne commémorative en bronze « Souvenir offert par les amis des bains St. Sauveur à M^r Eugène-Philippe Ackerman. 1890-1925 »: hommage à l'exploitant des premiers bains bruxellois (vers 1818) ou rappel d'un drame? Pas de monument grandiose, en revanche, pour le chirurgien Antoine Depage (Boitsfort 1862-La Haye 1925), qui inaugura le premier institut chirurgical privé à Bruxelles en 1889. Chef du département chirurgical de l'hôpital Saint-Pierre, professeur à l'ULB, médecin personnel du roi Léopold II et président de la Croix-Rouge de Belgique, il a joué un rôle prépondérant dans l'organisation des services d'hygiène au cours de la Première Guerre mondiale. C'est surtout son *Hôpital de L'Océan*, situé dans l'hôtel du même nom à La Panne qui lui valut sa renommée, en dépit des règles strictes en vigueur à moins de dix kilomètres du front, mais avec l'appui de la reine Élisabeth. Son épouse Marie Picard (Bruxelles 1872 - Irlande 1915, treize milles marins au large de Queenstown), une des petites-filles de Constantin Héger, trouva la mort à son retour d'une tournée de collecte de fonds aux États-Unis, dans le torpillage du *Lusitania*. Après quelques recherches, le monument aux morts de la guerre 14-18 nous révèle le nom du peintre et sculpteur Rik Wouters (1882-Amsterdam 1916), qui vivait ici dans une misère noire, en compagnie de sa jeune épouse et modèle Nel, dans sa modeste maison du Coin du Balais (rue des Taillis 48, plus tard place de la Citadelle 6) avant de succomber, presque entièrement aveugle, à un cancer.



Les bains Saint-Sauveur à Bruxelles, avant 1910.

Le cimetière de Schaerbeek



Gabrielle Petit. La jeune femme est représentée un genou à terre, portant une main sur la poitrine et levant l'autre en signe de soumission au sacrifice, mais aussi d'espoir et d'élan vers une victoire.

Dans la commune champêtre de Schaerbeek, le cimetière autour de l'église Saint-Servais du XIII^e siècle, à hauteur des actuelles rues de la Ruche et Josaphat, resta en activité jusqu'en janvier 1868. L'église proprement dite fut détruite en 1905, alors qu'elle avait déjà été remplacée par une nouvelle construction d'après un projet de Tilman-François Suys en 1842. En dépit d'une vive opposition de la fabrique d'église, la commune ordonna l'aménagement d'un nouveau cimetière à Helmet, le long de la chaussée de Haecht, initialement d'une superficie de six hectares portée ensuite à huit par plusieurs extensions successives. Un terrain de vingt-neuf hectares, situé sur le territoire des communes d'Evere et de Woluwe-Saint-Étienne, allait être acquis à partir de 1929 pour l'aménagement d'un troisième cimetière qui, en raison de diverses circonstances, ne sera mis en service qu'en 1955. Quinze ans plus tard, l'ancien cimetière fut abandonné et d'emblée remplacé, malgré de violentes protestations, par un nouveau site.

L'actuel cimetière de l'avenue Jules Bordet, sans doute réalisé d'après un projet de Victor Cornelissen, montre un plan presque triangulaire divisé en parcelles et parcouru par une allée principale partant de l'entrée. Une femme en pierre (signée N. E.) montre l'endroit où ont été transférés les restes de Gabrielle Petit. Le carré d'honneur à la mémoire des victimes des deux guerres mondiales est marqué par un demi-cercle en pierre de taille avec un groupe de statues par Mathieu Desmaré; une grande *Pietà* civile flanquée de pleureuses drapées. Les tombeaux avec sculptures et les grands monuments provenant de l'ancien cimetière sont regroupés sur trois parcelles. L'ancien tailleur de pierre, président du Parti ouvrier de Belgique et ministre d'État Louis Bertrand (1856-1934) s'y trouve en compagnie du docteur en droit et ministre d'État catholique Henri Jaspar (1870-1938). L'aquarelliste Henri Staquet (1838-1906), un élève de Hippolyte Boulenger et de l'École de Tervueren, a été immortalisé sur son monument par des vaguelettes de bronze de Godefroid Devreese (1861-1941), tout comme Antoine Van Hammee (1838-1903),



Le monument « *Aan onze voor het Vaderland gestorven medeburgers - À nos concitoyens morts pour la Patrie* », par Mathieu Desmaré.

peintre et conservateur des Musées royaux des Beaux-Arts. Homme polyvalent, mais surtout poète et défenseur de la cause flamande, Emanuel Hiel (1834-1899) – « *Vlaanderen was voor hem de wereld* » – y représente la littérature. Le sculpteur César Bataille est présent par plusieurs statues en bronze. Ici repose également Thomas Vinçotte (1850-1925) dont la statue équestre du roi Léopold II décore la place du Trône et qui est aussi l'auteur, avec Jules Lagae (1862-1931), du quadrigé ornant le sommet des arcades du Cinquantenaire. L'architecte Gustave Saintenoy (1832-1892), auteur du palais du Comte de Flandre à la place Royale et de la gare du quartier Léopold à Bruxelles, repose avec sa famille sous une pierre bleue. Le peintre René Magritte (1898-1967) et son épouse, à peine reconnaissables à leur tombe en granit d'une sobriété surréaliste, referment le cortège des célébrités.



Cimetière d'Ixelles, le carré d'honneur militaire avec statues de soldats.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

CELIS, M. et VANDENBREEDEN, J., *Kerkhof van Laken*, Epitaaf vzw, Uitgeverij Plaizier, Brussel, 1991.

CELIS, M. et VANDENBREEDEN, J., *Monumenten 'Be'leven. Omtrent het Onze-Lieve-Vrouwvoorplein*, Gemeentekrediet, Brussel, 1994.

CELIS, M., *Brusselse wandelingen. Het kerkhof van Laken*, Stad Brussel – Cel Historisch Erfgoed, Brussel, 1999.

COSYN, A., *Laeken Ancien et Moderne*, Imprimerie scientifique Charles Bulens, 1904.

DELABY, É. et HAINAUT, M., *Les Artistes / Personnalités inhumées au cimetière d'Ixelles*, in *Cercle d'Histoire locale d'Ixelles*, 12, 1983, 20-21, 1986.

MALEVEZ, G., *Van parochiale tot gemeentelijke begraafplaatsen*, in *Het Gewest Brussel*, Gemeentekrediet, 1989, pp. 226-231.

NOTERMAN, J., *Guide des Cimetières de Bruxelles*, Éditions J.-M. Collet, Braine-l'Alleud, 1998.

PIERRET, P., *Ces pierres qui nous parlent... Mémoires juives et patrimoine bruxellois. Le cimetière du Dieweg au XIX^e siècle*, Didier Devillez Éditeur, Bruxelles, 1999.

VANDERVELDE, C., *La Nécropole de Bruxelles*, Bruxelles, 1991.

VANDERVELDE, C., *Les Champs de Repos de la Région bruxelloise*, Bruxelles, 1997.

VERMAELEN, B. et WAUTERS, T., *Le cimetière du Dieweg*, Édition Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, Direction des Monuments et des Sites, collection Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire, 2, Bruxelles, 1993.

Couverture:

Le cimetière de Laeken. À l'arrière-plan, l'église Notre-Dame avec la crypte royale.

Page 1:

Monument d'après un projet de l'architecte P. Picquet, avec une pleureuse dénudée de Paul Dubois.

Dans la même collection

1. LE CINQUANTENAIRE ET SON SITE (FR - NL - ESP - GB)
2. LE CIMETIÈRE DU DIEWEG (FR - NL)
3. LA GRAND-PLACE DE BRUXELLES (FR - NL - ESP - GB)
4. LE QUARTIER DU BÉGUINAGE (FR - NL)
5. LE HEYSEL (FR - NL - ESP - GB)
6. L'AVENUE LOUIS BERTRAND ET LE PARC JOSAPHAT (FR - NL)
7. TROIS VISAGES DE PASSAGES AU XIX^e SIÈCLE GALERIE SAINT-HUBERT - GALERIE BORTIER - PASSAGE DU NORD (FR - NL - ESP - GB)
8. ANDERLECHT LA COLLÉGALE - LE BÉGUINAGE - LA MAISON D'ERASME (FR - NL)
9. LE SABLON LE QUARTIER ET L'ÉGLISE (FR - NL - ESP - GB)
10. LE QUARTIER DES ÉTANGS D'IXELLES (FR - NL)
11. LE QUARTIER SAINTE-CATHERINE ET LES ANCIENS QUAIS (FR - NL)
12. LE PARC LÉOPOLD ARCHITECTURE ET NATURE (FR - NL - ESP - GB)
13. LE QUARTIER DES SQUARES (FR - NL - ESP - GB) MARGUERITE, AMBRIORIX, MARIE-LOUISE ET GUTENBERG
14. LE SQUARE ARMAND STEURS À SAINT-JOSSE-TEN-NOODE (FR - NL)
15. LE QUARTIER ROYAL (FR - NL - ESP - GB)
16. LE QUARTIER DE L'OBSERVATOIRE À UCCLE (FR - NL)
17. L'AVENUE DE TERVUEREN (FR - NL)
18. LA VALLÉE DE LA WOLUWÉ (FR - NL)
19. L'AVENUE LOUISE (FR - NL)
20. LES BOULEVARDS DU CENTRE (FR - NL)
21. SAINT-GILLES DE LA PORTE DE HAL À LA PRISON (FR - NL)
22. LES BOULEVARDS EXTÉRIEURS DE LA PLACE ROGIER À LA PORTE DE HAL (FR - NL)
23. LE QUARTIER SAINT-BONIFACE (FR - NL)
24. LE QUARTIER NOTRE-DAME-AUX-NEIGES (FR - NL)
25. LES CANAUX BRUXELLOIS (FR - NL)
26. MARCHÉS DU PENTAGONE (FR - NL)
27. IMPASSES DE BRUXELLES (FR - NL)
28. UCCLE, MAISONS ET VILLAS (FR - NL)
29. LA PREMIÈRE ENCEINTE (FR - NL)
30. LE BOIS DE LA CAMBRE (FR - NL)
31. LE PALAIS DE JUSTICE (FR - NL)
32. L'ABBAYE DE LA CAMBRE (FR - NL)
33. L'AVENUE MOLIÈRE ET LE QUARTIER BERKENDAEL (FR - NL)
34. LES CITÉS-JARDINS LE LOGIS ET FLORÉAL (FR - NL)
35. CINÉMAS BRUXELLOIS (FR - NL)
36. LA RUE AUX LAINES ET SES DEMEURES HISTORIQUES (FR - NL)
37. LE DOMAINE ROYAL DE LAEKEN (FR - NL)
38. CIMETIÈRES ET NÉCROPOLES (FR - NL)
39. HISTOIRE DES ÉCOLES BRUXELLOISES (FR - NL)
40. LES BOULEVARDS EXTÉRIEURS DE LA PORTE DE HAL À LA PLACE ROGIER (FR - NL)
41. L'ABBAYE DE DIELEGHEM (FR - NL)
42. L'ANCIEN PALAIS DU COUDENBERG (FR - NL - GB)
43. LES IMMEUBLES À APPARTEMENTS DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES (FR - NL)
44. LA CITÉ ADMINISTRATIVE DE L'ÉTAT (FR - NL)
45. L'HÔTEL COMMUNAL DE SCHAERBEEK ET LA PLACE COUGNON (FR - NL)
46. LES MAROLLES (FR - NL)
47. AU CŒUR DE FOREST ÉGLISE SAINT-DENIS, ABBAYE, MAISON COMMUNALE (FR - NL)
48. BRUXELLES ET SES CAFÉS (FR - NL)
49. LE PATRIMOINE RURAL (FR - NL)
50. LE PATRIMOINE MILITAIRE (FR - NL)
51. BRUGMANN L'HÔPITAL-JARDIN DE VICTOR HORTA (FR - NL)
52. GANSHOREN ENTREVILLE ET NATURE (NL - FR)
53. LE QUARTIER DE L'ALTITUDE CENT (NL - FR)

Collection **Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire**

Faire découvrir les multiples joyaux du patrimoine de Bruxelles, tel est l'objectif de la collection **Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire**. Anecdotes, documents inédits, illustrations anciennes, histoires, considérations urbanistiques, architecturales et artistiques, autant de facettes qui exciteront la curiosité du lecteur-promeneur.

Cimetières et nécropoles bruxellois

Parce qu'ils sont les témoins des convictions philosophiques et religieuses, du statut social et des divers courants artistiques, les cimetières incarnent un patrimoine qu'il convient de préserver.

Pour des raisons de saturation et de salubrité publique, l'édit de 1784 de l'empereur Joseph II interdit l'inhumation *intra muros*; de nouveaux champs de repos furent donc créés dans les communes au-delà de la deuxième enceinte. Durant la seconde moitié du XIX^e siècle fleurirent, à l'image du Père-Lachaise à Paris, des cimetières comme ceux de Laeken et d'Ixelles, richement dotés de monuments fastueux à la gloire des citoyens les plus illustres.

Emir Kir,
Secrétaire d'État
chargé des Monuments et des Sites

